

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 44

MONTREAL, 11 AVRIL 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50  
LE NUMERO, 5 CTS.)

LA RÉINTÉGRATION RATIONNELLE DU DOMICILE CONJUGAL



*Tout le monde sait que l'un des plus grands problèmes du 19<sup>ème</sup> siècle, c'est la manière pour un homme marié de rentrer chez lui après trois heures du matin. Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs sérieux la solution de la difficulté, en leur annonçant l'établissement d'une compagnie munie d'appareils pratiques pour déposer les maris au second étage de leur maison. Abonnement : \$200.00 par an.*

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE!

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, M<sup>r</sup>. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 11 AVRIL 1891.

## CHASSE-SPLEEN

La souris rouge et le rat tisse.

Le lait, quoique blanc, *aignit* quelquefois.

Pour être chef de cuisine, il faut connaître *l'art des mets*.

L'homme propose et les photographes lui *disent*: Pose!...

Nous devons la justice aux hommes, et la bénignité aux autres créatures.

Lorsqu'un presbytre n'est jamais chez lui, on peut dire qu'il *presbytre erre*.

L'impuissance à aimer la vie n'est, en somme, que l'impuissance à aimer le devoir.

La vie nous oblige sans cesse à pleurer par anticipation ou par souvenir.

On craint bien plus une mauvaise renommée qu'une mauvaise conscience.

Il ne faut rien faire devant les enfants...

Donc, quand ils sont là, il ne faut pas travailler...

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons, et celui que nous consultons le moins.

Il est un âge où, quand on n'est pas sage, il faut tâcher de le paraître, sous peine de passer pour ridicule.

Le secret est cédé, le cheval sellé, le message scellé et le faon zélé; aussi dit-on, avec juste raison: les *zélés faons*. Après ça il est fort possible qu'on se... *trompe*.

## UNE PRESCRIPTION PÉNIBLE



—Si ce n'était pas ce grand linfin de docteur qui me dit de prendre du cognac, non, il n'y a pas de danger que j'en prendrais!

## MOTS D'ENFANTS

*Jacques*. — Maman, pouvons nous jouer au marchand?

*Maman*. — Oui, mais à condition que vous serez tranquilles.

*Jacques*. — Oh! tu sais nous ne ferons pas d'annonces.

*Maman*. — Vilaine fille, tu as mangé tous les gateaux qui restaient, je t'avais pourtant permis de n'en manger que trois.

*Louisa*. — Oui, maman, mais tu ne m'avais pas dit lesquels. Alors pour être sûre de ne pas te désolier, je les ai tous mangés.

*Tommie*. — Tiens, m'sieu Léger, vour l'avez retrouvée!

*M. Léger*. — Retrouvée, quoi?

*Tommie*. — Votre tête; ma sœur disait que vous l'aviez perdue, hier soir, en lui posant une question.

Et le soleil couchant inonda de ses rayons flamboyants les visages de auditeurs.

Charlie fait un bruit d'enfer, il joue au chemin de fer, il a rangé les chaises en les dérangeant, il siffle, sonne, etc., etc.

—Charlie, lui dit sa tante en se mettant devant lui, tu vas me faire le plaisir de cesser tout ce bruit.

—Charlie s'arrête quelques secondes, puis s'écrie: l'ingénieur attend que les animaux aient quitté la voie avant de repartir.

*Joe*. — Papa, j'ai été premier en géographie.

*Papa*. — Que vous a-t-on donné en composition?

*Joe*. — Les produits naturels du Canada et des Etats Unis.

*Papa*. — Voyons, ça; quels sont les principaux produits de la Californie?

*Joe*. — Les oranges de la Floride et les vins de Hongrie et de Champagne.

*M. Beau futur*. — Qu'est-ce que vous faites là, ma petite Jeanne?

*Jeanne*. — C'est un présent pour la fête de ma grande sœur; si je vous dis ce que c'est vous ne le lui direz pas?

*M. Beau futur*. — Non, certainement.

*Jeanne*. — C'est un porte-montre; ma sœur n'a pas de montre, mais elle dit toujours qu'elle vous montrera celle qu'elle désire.

*Passant*. — Qu'est-ce que tu fais là, avec ta ligne dans l'eau à cet endroit?

*Pierrot (15 ans)*. — V'l'oyez bien, je pêche.

*Passant*. — Mais, mon garçon tu n'attrapperas jamais rien, là.

*Pierrot*. — L'sais aussi bien que vous.

*Passant*. — Alors pourquoi pêches-tu?

*Pierrot (souponnant)*. — J'aime mieux rester-là à ne rien attraper, que de rentrer à la maison pour attraper ce que maman m'a promis.

*Petit frère*. — C'est moi qui voudrais bien aller à la pêche; mais si maman nous voit chercher des vers, elle saura pourquoi c'est faire et elle nous enlèvera nos lignes.

*Grand frère (9 ans)*. — Tu vas voir. Maman veut-tu que j'aille remuer la terre dans le jardin, pour que tu puisses y planter tes fleurs?

*Maman*. — Merci bien, mon enfant; c'est gentil d'y avoir pensé. Ta maman est bien heureuse d'avoir un garçon aussi prévenant. Tiens voilà dix cents pour toi.

*Grand frère*. — Va chercher la boîte aux vers, grand bêta.

Il est 9 heures, la classe du jardin de l'enfance de Mademoiselle A, vient de s'ouvrir, P'tit Louis, l'unique héritier du boucher Tapedur, a peine entré, a lancé une grosse boulette de papier mâché entre les deux yeux du plus petit de la classe.

*Mademoiselle A*. — P'tit Louis, vous vous con-

duisez très mal; allez au tableau vous y resterez une heure debout, et si vous vous repentez vous pourrez alors vous asseoir.

10 heures.

*Mademoiselle A*. — P'tit Louis, je crois que vous avez été assez puni; si vous avez regret de ce que vous avez fait vous pourrez aller vous asseoir; le regrettez-vous?

*P'tit Louis (d'un air féroce)*. — Non, na!

*Mademoiselle A*. — Hum! C'est bien vous resterez debout, au tableau, une heure de plus.

La figure de P'tit Louis, rayonna de joie.

11 heures.

Même scène, même réponse. P'tit Louis fut condamné à rester debout au tableau jusqu'à midi. Il paraissait de plus en plus heureux.

*Midi*. — Récréation.

1 heures. — Rentrée. P'tit Louis sans rien dire reprit sa place, debout près du tableau.

*Mademoiselle A*. — Allons, je vois que vous êtes obéissant mon enfant; mais vous avez été assez puni, vous pouvez reprendre votre place; vous vous repentez, n'est-ce pas?

*P'tit Louis (toujours l'air féroce)*. — Non.

La Maîtresse étonnée, mais vexée, renvoya le délinquant à sa place près du tableau et l'y laissa jusqu'à:

2 heures.

*Mademoiselle A*. — La classe est finie vous pouvez tous aller jouer; P'tit Louis qui a été très méchant et très entêté restera en punition.

Les élèves sortirent en silence, effrayés du châ-timent qui attendait le coupable.

*Mademoiselle A*. — P'tit Louis, vous m'avez fait de la peine aujourd'hui, avec votre entêtement; pourquoi avez-vous refusé de vous repentir de ce que vous aviez fait?

*P'tit Louis (le cœur gros)*. — Parceque... parceque... je ne veux pas mentir.

*Mademoiselle A*. — Pas mentir! mais ce n'était pas mentir que de vous repentir. Pourquoi n'avez-vous pas voulu reconnaître vos torts?

*P'tit Louis*. — Parceque... ça me brûlait... il était encore trop chaud...

*Mademoiselle A (étonnée)*. — Il était trop chaud... il brûlait... qu'est-ce qui était trop chaud?

*P'tit Louis (éclatant en sanglots)*. — Lui...

*Mademoiselle A (de plus en plus étonnée)*. — Lui?

*P'tit Louis*. — Oui, mademoiselle, lui! et il passa délicatement la main sur sa pièce jaunâtre que sa maman avait posée sur le fond de son pantalon.

Mademoiselle A. rougit jusqu'au blanc des yeux.

*P'tit Louis*. — Il est mieux maintenant... il n'est plus chaud... il ne brûle plus. Papa m'a donné la volée ce matin, avec ses souliers de dégel et il m'a dit qu'il m'en donnerait autant ce soir, si je n'allais pas à l'école. Je ne pouvais plus m'asseoir, j'avais tellement chaud...

*Mademoiselle A*. — C'est bien, P'tit Louis, vous pouvez vous en aller.

## UNE ANNÉE MÉMORABLE

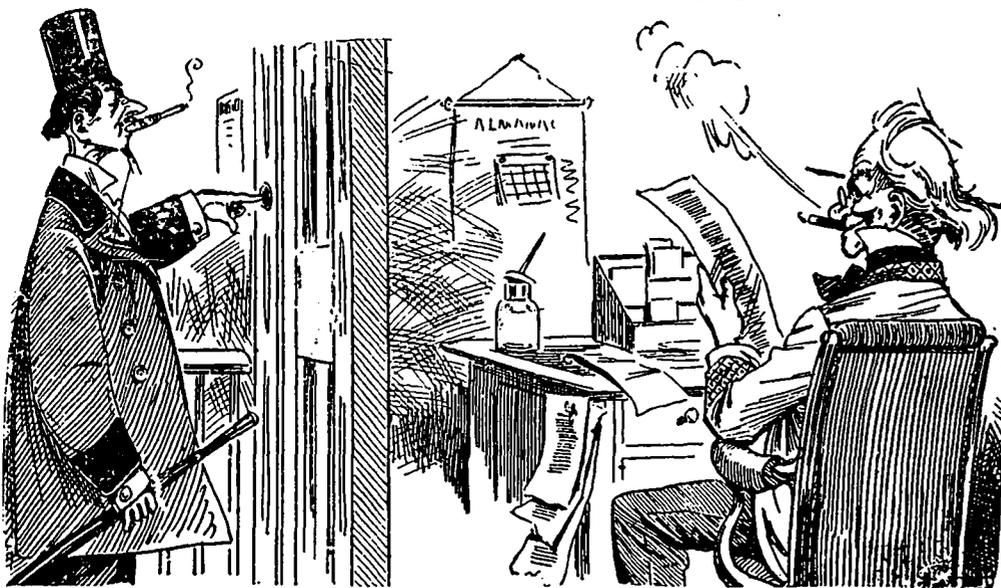


*Charley*. — Moi! Pas capable de m'empêcher de boire! Poutah! J'ai été toute une année sans prendre de bois-son.

*Le garçon de bar*. — Quand ça donc? Je ne m'en souviens pas.

*Charley*. — L'année que je suis venu au monde.

UN FAMEUX TRUC



Journaliste (riant en lui-même). — J'ai dit en confidence à de Lascieronde de donner trois coups quand il tiendra absolument à me voir. Tu vas somner, mon vieux.

UN EXCELLENT REMÈDE

Docteur. — Eh bien ! Madame, le remède que j'ai donné à votre mari, a-t-il eu de bons effets ?  
Madame. — Excellent, docteur. Je n'ai eu aucune difficulté avec les assurances.

AU BORD DU PRÉCIPICE

Voyageur, (au vendeur de livres dans le train). — Vous ne saviez pas que j'étais l'auteur de ce livre quand vous l'avez mis sur mes genoux.  
Vendeur. — C'est vous qui l'avez écrit ?  
Voyageur. — Oui.  
Vendeur. — Vous ferez mieux de vous tenir tranquille parceque je viens d'en vendre un exemplaire au monsieur qui est derrière vous.

EST-CE UN COMPLIMENT ?

Mademoiselle Fluette. — Je n'ai jamais pu comprendre comment les jeunes gens faisaient pour siffler en se servant de leurs doigts ; je n'ai jamais pu réussir à produire aucun son.  
M. Bonceur, (enchanté de pouvoir faire un compliment sur la jolie petite main de mademoiselle F.). — Et vous ne réussirez jamais, parceque chaque fois que vous essaieriez votre main glissera tout entière dans votre bouche.

UN SIGNE CERTAIN

Pierre. — Tiens, Jacques va déménager au 1er Mai.  
Paul. — Comment le sais-tu ? Il n'y a pas d'échelle sur sa maison.  
Pierre. — Tu ne vois donc pas qu'il est en train de fendre son escalier de cour pour allumer son feu.

LES FEMMES PARLENT TROP

Vieille tante. — Ma chère nièce, je viens de faire mon testament, tu y trouveras à ma mort une jolie petite somme de \$10,000.  
Jeune nièce. — Oh ! ma chère tante je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma reconnaissance. Croyez-vous, vraiment, que vous êtes mieux aujourd'hui ?

UNE TERRIBLE MENACE

Bouleau. — Est-ce que ta femme t'a jamais menacé de retourner chez sa mère ? J'avoue que la mienne en parle souvent, mais n'en fait rien.  
Rouleau. — Il ureux mortel ! Non, ma femme est plus sérieuse que la tienne. Elle me menace de faire venir sa mère et... elle l'envoie chercher.

UNE COURTE HISTOIRE

CHAPITRE I

Et la regardant tendrement, il lui dit : "J'aimerais à vous entendre parler toute ma vie, s'il vous plaisait de le faire."

CHAPITRE II

On peut juger de ce qui arriva en lisant le

CHAPITRE III

Et levant les yeux de son journal, il lui dit : "Si vous n'étiez pas forcée de vous arrêter pour manger, on n'entendrait que vous toute la journée ; heureusement que je ne suis à la maison que le dimanche."

ROSSIGNOL OU ALOUETTE

M. Tardif. — J'entends votre mère qui descend, je vais pouvoir lui présenter mes respects avant de me retirer.  
Elle, (assoupie). — Ce ne peut-être ma mère ; elle aime rester tard au lit. C'est probablement la servante qui descend commencer son ouvrage du matin.

DOCTEUR IMPRUDENT

Client. — Dites donc, docteur, ne m'avez-vous pas dit qu'une émotion subite me serait fatale ?  
Docteur. — Certes.  
Client. — Alors, pourquoi m'avez-vous envoyé votre compte ?

SANS CHANGEMENT

Fendlesours. — J'ai été hier à Terrebonne voir une fille que j'adore depuis des années et que je n'avais pas vu depuis longtemps.  
Boulenson. — Et tu l'as trouvée bien changée, je suis sûr.  
Fendlesours. — Non, à ma grande surprise : elle dit toujours non.

CAUSE ET EFFETS

Bouleau. — Pauvre Joe Krach, il n'a pas un ami sur terre.  
Rouleau. — Comment a-t-il perdu sa fortune ?

LAQUELLE ?

Henriette. — Cette terrible girafe d'Elisa qui dit partout que je me farde et que je me teins les cheveux.  
Justine. — Jamais on a vu une fille aussi brutalement franche.

CÉLIBAT FORCE

Raoul. — Quoiqu'il arrive, je n'épouserai jamais une femme qui ne sera intellectuellement supérieure.  
Ernest. — Pauvre ami ! alors, tu ne te marieras jamais.

SON PREMIER CADEAU

— Si tu veux accepter un conseil d'ami...  
— Certainement, mon cher, c'est la première chose que tu m'offres depuis que nous nous connaissons, ça ne changera.

APRÈS LE RIDEAU

Grandétoile. — M'avez-vous vu dans la scène de l'agonie, étais-je assez naturel ? tout le monde pleurait dans la salle.  
Directeur. — Je vous crois, ils avaient reconnu que vous n'étiez pas mort.

PROGRÈS RAPIDES

— Eh bien ! votre fille fait-elle des progrès sur le piano ?  
— Je crois bien : hier, son maître, qui jouait un morceau avec elle, lui disait : "Vous êtes de dix mesures en avance."

EN LÉGITIME DÉFENSE

M. Grandescie (qui vient de finir sa meilleure histoire et qui n'a pu évoquer qu'un faible sourire). — Sur ma parole, les femmes sont incapables d'apprécier une bonne plaisanterie ! Quand on m'a raconté cette histoire, la semaine dernière, j'ai cru que j'allais mourir de rire.  
Mademoiselle Espiègle. — Moi aussi, seulement, c'était l'année dernière.

LEÇON DE CHOSES

M. Lorateur (discutant au coin de la rue). — Maintenant, prenons nos industries. Supposons que l'offre diminue, qu'arrivera-t-il ? Il arrivera que la demande se faisant toujours sentir...  
Messager. — M. Lorateur, votre femme vous fait dire que si vous ne rentrez pas bientôt avec la livre de sucre, elle va être obligée d'en emprunter chez le voisin.

Un qui ne sera pas porté sur le testament



Emilie, fière de son œuvre. — Vous reconnaissez-vous, ma tante dans ce tableau. Je vous ai représentée assise sur ce roc du Saguenay de l'an dernier.  
Mademoiselle Veuillecroûte (tante à héritage). — Très joli. Comment ton mari l'aime-t-il ?  
Emilie (sans y penser). — Il le trouve d'un naturel parfait ; il m'a demandé si c'était le roc de l'éternité.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

De passage à Bordeaux, j'étais descendu chez un ami, à qui sa fille demanda, devant moi, à aller entendre la musique militaire, place des Quinconces, pour prendre l'air en même temps ; le papa, abruti de haute école, lui répondit :

— Sache bien, mignonne, que, pour une jeune fille, jamais aux Quinconces air n'est bon (aucun concert n'est bon !!!). Priez pour lui.

Une concierge à sa fille, élève du Conservatoire (naturellement) :

— Attention, mignonne, puisque tu as mal à la gorge, quand tu chantes fort et que tu fais ta voix aiguë, tu râles !! (gutturale, pour Albert).

— Hé bien ! et ce monsieur qui devait fonder un asile de vieillards, il y a renoncé ??

— Oui, il vient de s'embarquer brusquement et vogue maintenant sur l'Atlantique : lui, avec son idée, file en tropique !!

— Une idée mise en tropique, alors !!

Mon copain Ferréol est parti à Limoges, malade, défaillant, il en est revenu guéri avec des faïences !!!

Dis donc, D. Rimé, quel rapport entre la prison de Mazas et un dentiste ?

— Pas malin ; à Mazas l'on vous met dedans et chez un dentiste deux dents aussi.

— Tu n'y es pas, mon vieux, tous deux excitent l'âme à choir !!!

Au café :

— Qu'est-ce que Monsieur prend ?

— Je prends froid... Ferme la fenêtre.

— Que veux-tu, Zénobie ? chacun à sa misère : le lièvre a le taf, le chien les puces, le loup la faim... l'homme la soif, et la femme... l'ivrogne.

A Paris, les nègres nous font toujours rire ; mais, une chose à dire, les nègres ont souvent du bon sens, et parfois même de l'esprit.

Un nègre du plus beau noir, un natif du Mozambique, comparait devant le commissaire de police du dix-huitième arrondissement (Montmartre, Grandes Carrières).

— Qu'est-ce qui vous a amené ici ? demande le magistrat.

— Massa, ce sont deux gardiens de la paix ?

— J'entends bien ; mais est-ce que ce n'est pas pour ivrognerie ?

— Oui, massa ; ils étaient ivres tous les deux.

Echos de cuisine.

Madame se disposant à dîner demande à sa bonne :

— La salade est-elle sur la table ?

La bonne. — Oui, madame, salade et sauce y sont.

Madame. — C'est parce que vous avez oublié la sauce hier !

## NOS CHÉRIS



Cristabelle montrant leur ombre sur la voie...Vois donc, Vidocq ; nous sommes bien assez grands pour nous marier, à présent

## NOS CHÉRIS



Vendeur de journaux. — Aie ! monsieur : vous avez perdu votre porte-monnaie.

Le monsieur. — Merci, mon petit : tu es bien honnête. Beaucoup d'autres l'auraient gardé, va.

Le vendeur. — Je ne pouvais pas, monsieur : il n'y a rien dedans.

Certain paon ayant fin plumage  
Se promenait de bon matin  
Avec un poulet de son âge ;  
Ce poulailler était un matin  
Ayant de l'esprit à revendre ;  
Ils admiraient tout un instant,  
Quand, le paon, devant une tendre  
Plante s'arrêta longuement  
Cherchant le nom de cette plante  
Verte et très odoriférante :  
Le poulet lui dit s'approchant  
De l'oreille : " C'est le thym, paon ! "

Au même instant dedans l'herbette  
Le thym d'une voix bien jennette  
Dit : " Quel oiseau de si matin  
A tel besoin de me connaître ? "  
Un serpelet venant de naitre  
Lui répond : " C'est le paon, thym ! "

A un concert.  
Ne pas y voir qu'il air, c'est y voir aussi la  
chanson !  
... Probablement !

Cours de géographie ancienne.  
— Élève Barbosssel, où se trouve l'Épire ?  
— En France, parbleu !  
— Comment ?... et où cela, s'il vous plaît ?  
— Mais... à côté de Meaux, évidemment.  
— Expliquez-vous, ou... je vous surmène !...  
— Dame !... Est-ce que à côté de certains  
maux, on ne rencontre pas les pires !...

Sur le terrain.  
Un des combattants, vert de frayeur, à ses  
témoins :

— Dites donc, n'y a-t-il pas moyen de rempla-  
cer ça par un jeu un peu moins dangereux... , le  
piquet, par exemple ?

— Comment ? le piquet.  
— Oui, au premier cent.

## LE BON PARTAGE

A l'aîné de ses fils, jeune homme plein d'esprit,  
Un moribond laissait tous ses biens en partage ;  
Sur quoi le notaire, interdit,  
Insistait pour que l'autre eût part à l'héritage ;  
Mais le mourant lui dit : " Monsieur, point de chagrin.  
Ce que je fais n'est point chose inhumaine ;  
Du premier seul, hélas ! je suis en peine ;  
L'autre est si sot, qu'il fera son chemin.

TRULUPIN.

## BIBLIQUE MAIS PAS RESPECTUEUX

A l'examen d'un cours méthodiste, présidé  
par quatre professeurs grincheux, l'un d'eux apos-  
trophe ainsi le récipiendaire :

— Voyons, vous êtes incapable de nous citer  
un texte de la Bible ?????

— Si fait, dit le patient, je me souviens de celui  
de l'Apocalypse qui dit ceci : " Et je levai les  
yeux et je vis devant moi quatre grosses bêtes..."

## L'AMOUR AU POIDS

Un jeune garçon, boucher galant, s'est épris  
de la fille de son patron. Il l'a demandée en ma-  
riage et l'a obtenue.

Sous trois semaines, ils seront unis par le sa-  
crement.

Cependant, le futur époux maugrée contre les  
formalités à accomplir.

— Que de courses ! dit-il. Que de lettres ! Que  
de paperasses ! Que d'argent à déboursier avant  
que tout soit fini ! Bref, voyez-vous, avant que  
ma femme soit rendue conduite, à la maison, elle  
me reviendra au moins à trois trente sous la  
livre ;

## PERFECTION HUMAINE

Le grand chef d'une tribu d'anthropophages  
se pourlèche les lèvres en dégustant un filet d'ex-  
plorateur rôti à point :

'Tout à coup il se penche vers son chambellan  
et, d'un ton réjoui :

— Quel fin morceau, hein ?

— Certes, sire !...

— Et l'on ose dire que l'homme n'est pas par-  
fait !

## AVERSION NATURELLE

En classe de rhétorique :

Le professeur. — Eh là bas ! vous parlez ?

L'élève. — Oui, mais c'est de la version.

Le professeur. — Je n'y attendais bien ; vous  
parlez de l'aversion que vous avez pour le latin !  
(Authentique).

## HUM !

Là cette enseigne dans le quartier du marché  
Bonsecours :

LAIT PUR DE LA FERME DE X  
Bouché sur les lieux

## UNE PROBABILITÉ



Latulippe. — Quel est donc le monsieur qui vient d'en-  
trer ? J'ai vu cette figure-là quelque part.

Julie. — Probablement. C'est le médecin de l'asile des  
fous.

LAPINS

Les petits Lapins, dans le bois,  
Folâtraient sur l'herbe arrosée  
Et, comme nous le vin d'Arbois,  
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,  
Ces vagabonds, dont se dégage  
Comme une odeur de serpolet,  
Tiennent à peu près ce langage :

Nous sommes les petits Lapins,  
Gens étrangers à l'écriture  
Et chaussés des seuls escarpins  
Que nous a donnés la Nature.

Nous sommes les petits Lapins,  
C'est le poil qui forme nos bottes,  
Et, n'ayant pas de calepins,  
Nous ne prenons jamais de notes.

Nous ne cultivons guère Kant :  
Son idéal turbutaine  
Rarement nous attire. Quant  
Au fabuliste La Fontaine,

Il faut qu'on l'adore à genoux :  
Mais nous préférons qu'on se taise,  
Lorsque méchamment on veut nous  
Raconter une pièce à thèse.

Préférant les simples chansons  
Qui ravissent les violettes,  
Sans plus d'affaire, nous laissons  
Les raffinements aux belettes.

Ce ne sont pas les gazons verts  
Ni les fleurs, dont jamais nous rimes  
Et, qui pis est, au bout des vers  
Nous ne dédaignons pas les rimes.

En dépit de Schopenhauer,  
Ce cruel malade qui toussait,  
Vivre et savourer le doux air,  
Nous semble une chose fort douce.

Et dans la bonne odeur des pins  
Qu'on voit ombrageant ces clairières,  
Nous sommes les tendres Lapins  
Assis sur leurs petits derrières.

THÉODORE DE BANVILLE.

INSTRUCTION OBLIGATOIRE

Editeur.—Joe, comment écris tu "anapestique."

Joe (messager).—Je ne l'écris pas.

Editeur.—Pourquoi as-tu été à l'école, alors ?

Joe.—Parce qu'on m'y a forcé.

Il n'y a que les femmes pour penser à tout



(En voyage)

Sa meilleure moitié.—Vieux fou ! Ne mets pas ton billet de passage dans ta bourse, surtout un billet de retour. Si on venait à te voler, nous ne pourrions ni partir, ni retourner chez nous.

UNE FUMISTERIE FRATERNELLE



Dallot, du comité de réception, à sa sœur.  
Par qui veux-tu être accompagnée au souper :  
un artiste, un avocat, ou le représentant d'un  
gouvernement étranger ?  
Dallot. — Par l'étranger. Un diplomate,  
c'est rempli de choses nouvelles à dire.

Dallot. — Mademoiselle Dallot, permettez-moi de vous présenter monsieur Lippitencé, d'Haïti.

LE LION DU PRINCE

Lorsque le prince Napoléon, qui vient de mourir, épousa la princesse Clotilde, le vice-roi d'Égypte lui fit don, à l'occasion de ce mariage, d'un lionceau superbe, baptisé du nom de *Carolus*.

Le prince l'avait confié à un de ses gardes, à Meudon, et, chaque matin, le boucher du château apportait deux beaux quartiers de viande fraîche pour ce nouveau pensionnaire.

Un jour, il y avait belle réunion d'appétits chez le susdit garde et les biftecks avaient été joyeusement arrosés, quand une sorte de rugissement ébranla les vitres de la salle à manger...

C'était *Carolus* qu'on avait oublié et dont le garde et les invités avalaient la pitance.

Le prince Napoléon qui, par les jardins, pénétrait chez son serviteur, s'émut des plaintes du lionceau. Il le caressa et la poussa devant lui dans la salle du festin.

Alors, s'adressant au garde :  
— Vous n'êtes pas honteux de prendre ainsi la part du lion ?

— Que monseigneur me pardonne pour cette fois-ci, balbutia le garde, on m'avait toujours dit qu'elle était la meilleure !

AU MARCHÉ

Un habitant.

All' n'a pas de défauts, au moins c'te vache-là ?

Le vendeur.

Un seul, mais tout petit... sitôt qu'on veut la traire, Elle rue.

L'habitant.

Oh ! c'est pas une bien grosse affaire, C'est ma femme qui la traire.

PASTILLE.

TRISTESSE

SONNET

A Mlle G. B.

Hier votre front m'a paru  
Bien soucieux, votre air morose,  
Aucun sourire n'est venu  
Plâner sur votre lèvres rose :

Qui de ce noir chagrin a pu,  
Chère adorée, être la cause,  
Est-ce moi... vous ai-je deçu  
Ou bien serait ce... oh ! non, je n'ose.

Je n'ose croire à ce malheur,  
Qu'un autre ait pu, de votre cœur,  
Chasser celui qui vous adore.

Celui qui ne vit que par vous  
Et qui vous demande à genoux  
S'il doit, belle, espérer encore.

LE BAROMÈTRE

On peut dire que le baromètre est consulté souvent par Philibert ; il frappe dessus tout le temps pour voir s'il monte ou s'il baisse.

Mais depuis quelques jours : Philibert a ses rhumatismes qui l'empêchent de bouger de sa chaise et il a pris une servante.

Jamais il n'en a vu une aussi légère, elle ne tient pas sur terre, elle marcherait sur des œufs sans les casser.

Par exemple, rien ne tient dans ses mains, elle casse tout ce qu'elle touche ; heureusement que Philibert a l'oreille dure.

— A un moment donné il lui cria :

— Clématilde !

— Oui, monsieur.

— Le baromètre a-t-il baissé ?

— Oui, monsieur.

— De combien de degrés ?

— Ah ! monsieur !

— De combien de degrés ?

— De tout l'escalier... Je l'ai laissé tomber dans la cour.

VOYAGE DE NOCES

En chemin de fer.

— Tiens, c'est toi.

— Comme tu vois.

— Où vas-tu ?

A New-York, passer une semaine.

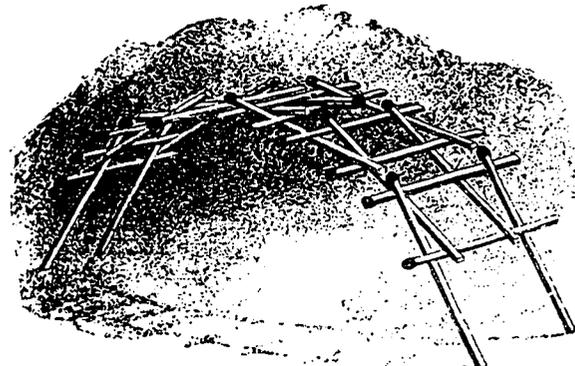
— Et moi qui m'étais laissé dire que tu t'étais marié, il n'y a pas huit jours.

— Certainement, puisque je fais mon voyage de nocces.

— Ton voyage de nocces ? Et ta femme ?... Où est-elle, ta femme ?

— Ma femme ? Eh bien, mais je l'ai laissé à la maison !

RECREATIONS SCIENTIFIQUES



Le moyen de faire un pont avec des allumettes.

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

## ZIGZAGS

A la gare Benaventure :

*Le voyageur (à son cocher).*— Mon ami, voulez-vous prendre un verre de rhum, pour vous réchauffer ?

*Le cocher.*— Merci, monsieur, mais je puis accepter.

*Le voyageur (stupéfié).*— Ah !...

*Le cocher.*— D'abord, il est de trop bonne heure pour boire... Ensuite, je n'aime pas le rhum... Et puis, j'en ai déjà pris quatre verres...

A rapprocher ce dialogue de celui entre le roi Henri IV et un bon bourgeois qui le haranguait à son entrée dans la ville :

—Sire, excusez-nous si nous n'avons pas fait sonner les cloches à votre arrivée dans notre ville. D'abord, nous n'avons pas de cloches. Puis...

—Cela suffit, interrompit le roi, cette raison vous dispense de toutes les autres.

Dans une maison de pension à bon marché, le client, qui a essayé vainement ses molaires sur un bifteck récalectrant :

—Mais, madame, c'est du cheval que vous me donnez là !

*La maîtresse de pension (indignée).*— Oh ! monsieur, si on peut dire ! C'est du mulet.

*Le client (résigné).*— Alors, j'abandonne la lutte, le mulet est un animal trop entêté.

Nos bébés :

—Et toi, Jeanne, qu'apprends-tu à l'école ?

—Moi, m'sieu, j'apprends des vers.

—Et sais-tu ce que c'est des vers ?

—Des vers ! C'est des machines qui finissent pareilles et qu'on ne comprends pas bien.

*La maman.*— Tu sais, Tommie, il y aura du monde à dîner, ce soir ; je te défends de parler à table, sans permission.

Tout le temps du dîner, Tommie se démène sur sa chaise :

—M'man, puis-je parler ?

*La maman.*— Non.

Après une demi-heure de ce manège, le père, impatienté :

—Allons, Tommie, raconte-nous ce que tu as à dire.

*Tommie.*— Voilà ! Le robinet du cabinet de toilette de maman est resté ouvert.

Tête de la maman.

## DIAGNOSTIC VRAI



*Philantrope.*— De quoi souffrez-vous ?

*Tramp.*— D'une prostration nerveuse.

*Philantrope.*— Bah ! Il n'y a que le surcroît de travail qui produit cette maladie.

*Tramp.*— Précisément ; vous y êtes. Depuis que je suis dans cette ville, on n'a fait que cela : m'offrir du travail.

## LES BIENFAITS DE L'IMAGINATION



*Georges (au téléphone).*— Parle encore, mon ange, je reconnais bien ta mignonne petite voix de fée.

*Dinah (à l'autre bout du téléphone).*— Ma chère petite demoiselle, il y a un monsieur qui parle ; mais je ne sais pas si c'est à moi que ça s'adresse, venez donc voir.

Devant le juge :

*Le juge.*— Accusé ! vous ne pouvez nier le vol, le constable vous a surpris les deux mains dans la poche du pardessus du plaignant.

*L'accusé.*— Dame ! monsieur le juge, par 20 degrés au-dessous de zéro, où voulez-vous que je les mette ? Mes poches, à moi, sont trouées.

Rimes riches :

—Quel est le fleuve le plus célèbre ?

—C'est l'Ébre !

## II

## UN PEU POUR RIRE

On disait devant Alb. Ertmorin, qu'un de ses amis, sourd comme un pot, chantait parfaitement la romance.

—Eh bien ! fit Alb. Ertmorin, s'il est sourd, comment sait-il quand il a fini de chanter ?

—On lui fait signe, parbleu !

—Comment ! tu ne veux pas me prêter une piastre, à moi, un second toi-même.

—Mon cher, je me connais, je ne me la rendrai pas.

Toujours galant ce bon M. Ed. Garrichar.

L'autre jour, chez la toute aimable madame Durand :

—Savez-vous, M. Garrichar, dit la dame en minaudant, savez-vous que c'est aujourd'hui mon jour de naissance ?

—Ah ! madame, riposta Garrichar, vraiment, vous ne le paraissez pas...

Le petit Antoine récite, après sa mère, la prière du soir.

Quand il arrive au passage : " Délivrez nous du mal," le petit Antoine, qui a les doigts meurtris par le froid, se met à ajouter : " Et aussi de l'angelure ! "

—Pourquoi donc la vérité est-elle toujours représentée dans un puits ?

—C'est bien simple, la pauvre fille est si souvent aîterée !

Définition :

—Corde de pendu—corde d'abondance.

Entre Garrichar et Harant :

—Vous êtes un ingrat !

—Non !

—Cui, vous, après tous les services que je vous ai rendus !

—Eh bien ! puisque vous me les avez rendus, nous sommes quittes.

L'amour, pour être heureux, a besoin de gaieté, comme la fleur, pour s'épanouir, a besoin du soleil.

J. ALCIDE C.

Montréal, 2 avril 1891.

## PINCÉE DE CONSEILS

## LA CRAMPE

La crampe se manifeste particulièrement dans les membres inférieurs. Aussitôt que l'on est atteint de ce mal, on frictionne le membre atteint et on le remue avec violence.

Si l'on est au lit, au moment de la crise, il faut en sortir sans retard, presser le sol, et principalement le carreau, avec le talon. Les crampes cèdent souvent à l'application subite du froid.

Les personnes qui sont sujettes à ce mal feront bien de se coucher avec des chaussettes de laine, et de tenir leurs jambes étendues, lors de leur premier sommeil, temps où les crampes prennent le plus souvent.

## VERNISSAGE DES PLANS ET CARTES

Le vernis blanc anglais au cristal, que l'on trouve dans le commerce chez tous les marchands, convient très bien pour préserver des intempéries des saisons les plans et cartes destinés aux opérations sur le terrain. Appliquez ce vernis avec un pinceau dit queue de morue.

Au préalable, étendre sur la feuille à vernir une couche isolante d'un liquide obtenu en faisant dissoudre 1/5 d'once de gomme arabique blanche dans 4 onces d'eau, ou bien 1/5 d'once d'alun et 1/5 d'once de gélatine dans 4 onces d'eau tiède. Pour cette première opération, incliner la feuille à 45° et verser lentement la dissolution, laisser égoutter et sécher ensuite en replaçant la feuille horizontalement.

## SAUCE ARLEQUIN

Suivant la quantité de sauce que vous désirez avoir, faites durer un ou plusieurs œufs. Ecrasez les jaunes dans une saucière en les assaisonnant de sel et poivre ; ajoutez peu à peu de l'huile et de la moutarde ; travaillez bien votre sauce afin qu'elle ne conserve aucun grumeau, mais qu'elle soit lisse et de belle apparence.

La moutarde doit être employée à dose assez forte. Les blancs, découpés en petites étoiles posées sur le persil frisé, achèveront la décoration du plat.

L'INNOCENCE MÊME



*Homme de police.* — Quel est celui d'entre vous qui m'a jeté cette boule de neige?  
*Gamins en chœur.* — C'est personne. Nous n'avons pas fait une seule pelote de neige aujourd'hui.

PROPOS DE TABLE

On est au dessert. La maîtresse de maison fait largesse du fin contenu d'un groupe d'élégantes petites carafes qu'un domestique a posées devant elle.

Un convive à barbe blanche, notabilité scientifique, vient de déguster avec une très visible satisfaction une blonde liqueur :

— Vous avez là, madame, dit-il, un cognac d'excellente provenance, mais il lui manque une chose, qui, hélas ! ne me manque pas, à moi.

— Quoi donc, monsieur ?

— L'âge. Et comme vous gardez, je suppose, cette liqueur en bouteilles, le temps passera sans lui donner de l'âge, car les alcools ne se vieillissent pas, c'est-à-dire ne s'améliorent pas dans le verre. Il leur faut le fût, le *cerce* (comme disent les sommeliers). Celui-ci en est sorti un peu trop tôt. Mais qu'à cela ne tienne. Auriez-vous par hasard chez vous, madame, un peu d'ammoniaque liquide, de l'alcali ?

— Oui, monsieur, j'en ai toujours depuis que vous m'avez appris que pour raviver certaines étoffes de couleur, il suffisait de les humecter d'un peu d'eau additionnée de quelques gouttes d'alcali.

— Voulez-vous, en ce cas, me faire donner le flacon qui le contient ?

Le flacon fut apporté. Le savant prit la carafe au cognac, qui devait contenir environ une pinte de liquide. Il en versa de la hauteur d'un doigt dans un grand verre pour servir, dit-il, de terme de comparaison. Puis, dans ce qui restait, il fit tomber deux, rien que deux petites gouttes d'alcali, reboucha la carafe, l'agita vivement, puis la déboucha et dit : "Maintenant, goûtez et comparez."

On goûta, on compara l'eau-de-vie primitive et celle qui avait reçu l'alcali. Cette dernière avait, en quelques instants, acquis l'âge, c'est-à-dire le moelleux, la finesse qui lui manquait.

Le savant expliqua comme quoi cette petite quantité d'alcali avait eu pour effet de faire disparaître, en la neutralisant, l'acidité à laquelle l'eau-de-vie devait sa rudesse native. Et chacun se promit d'utiliser à l'occasion ce procédé à la fois si simple et si efficace.

TOUT SE PAIE

*Madame.* — Est-ce que tu n'es pas content, mon ami, les jours où tu me vois dans la cuisine, en train de faire de bonnes petites choses pour mon méchant petit mari ?

*Monsieur.* — Mais si... ma petite femme... mais seulement, je sais que ces jours-là tu me demandes toujours de l'argent au dessert.

LE MYOSOTIS

Fleur aimable et mignonne,  
 L'azur du ciel rayonne  
 Sur ton disque coquet ;  
 A l'aube printannière  
 Tu souris la première,  
 Avec le blanc muguet.

Les amants que sépare  
 La loi d'un sort barbare  
 Échangent tes couleurs ;  
 Tu voiles la distance,  
 Du tourment de l'absence  
 Tu charmes les douleurs.

Enfin, quand tout se fane  
 Sous un souffle profane,  
 Hélas ! et doit mourir,  
 Toi seule tu demeures,  
 Triomphante des heures,  
 O fleur du souvenir !

JEANNE THIERRY.

UNE DÉCISION VIRILE

*Bouvierien.* — Le patron vient de me dire que j'étais le commis le plus idiot qu'il ait encore eu, et que si je revenais demain matin, il me ferait jeter par la fenêtre par son cocher.

*Collègue.* — Qu'as-tu répondu ?

*Bouvierien.* — J'ai répondu comme un gentilhomme devait répondre : je lui ai donné ma démission.

TRISTE CAS

— Pauvre Raoul, c'est bien triste ! son père l'a élevé dans la fortune, à ne rien faire, et la semaine dernière...

— Quoi ?

— Son père s'est marié.

UN CALMANT

*Lui (poétique).* — Avez-vous jamais rêvé de... moi, mademoiselle ?

*Elle.* — Oui, deux nuits de suite et la troisième...

*Lui.* — Ravi ! enchanté ! ô délices ! et la troisième achevez ?...

*Elle.* — J'ai pris un narcotique.

LE GÉNIE DE LA SYMÉTRIE



*Dlle Labrum.* — Kitty, rends-moi donc un service.

*Kitty.* — Tout ce que tu voudras.

*Dlle Labrum.* — Dis au garçon de me passer des éclairs au choe-dat, au lieu de ces biscuits à la vanille. Ils vont mieux à la couleur de mes gants.

UNE BELLE DÉMONSTRATION



(La gare au Grand Tronc.)

*Employé de chemin de fer qui vient de tanner un voyageur.* — Comment ! Vous pouvez marcher ! Vous n'êtes pas l'homme paralysé qu'on m'a envoyé chercher !

*Nicholas Saintfoin.* — Bien oui, je marche. Je croyais que vous aviez amené cette machine-là pour me faire un petit triomphe à l'occasion de mon élection comme commissaire d'écoles dans ma paroisse. Ça été chaud, allez ; j'ai battu le curé et le maire. Voilà cinquante ans que ça n'a pas arrivé.

MAUVAIS EXEMPLE

*Papa, (sècèrement).* — Justine il est onze heures et demie, je crois qu'il serait temps de se coucher.

*Justine.* — Certainement papa, aussi je m'étonne de vous voir encore debout.

SA SŒUR

*Premier dudu.* — Tu sais faut pas me la faire, celle là ! Cette jeune fille, ta sœur ! Allons donc tu es fils unique.

*Deuxième.* — Ne t'emballe pas ; elle n'est ma sœur que depuis hier soir, elle me l'a dit elle-même.

PRONOSTICS

*Boucher.* — Tiens vous avez cinq ou six nouveaux pensionnaires, madame Petitepart.

*Madame Petitepart.* — Comment le savez-vous ? ils ne sont arrivés qu'hier soir.

*Boucher.* — Oh ! j'ai remarqué que vous aviez acheté une demi-livre de viande de plus qu'à l'ordinaire.

THÉÂTRE - ROYAL

Ceux qui patronisent le Théâtre-Royal ont vu, cette semaine, une pièce nouvelle représentée par une troupe de mérite. "Our Malindy" est un drame intéressant qui nous donne une idée de la vie dans les Etats du Sud, après la guerre civile américaine. L'intérêt se soutient jusqu'à la fin. La troupe a donné de bonnes représentations. Miss Jennie Whitbeck et M. Walter Fletcher méritent une mention spéciale. Le Magnolia Quartette a plu beaucoup à l'auditoire. Ce théâtre peut s'attendre à être achalandé avec deux séances qui lui restent samedi après-midi et samedi soir. Les dames et les jeunes filles surtout profitent de la matinée pour aller se délecter au théâtre, où l'on est sûr de passer une agréable après-midi.

La semaine prochaine promet d'être des plus aimables pour les amateurs. On jouera au Royal une pièce très intéressante : "Lost in New-York." C'est une pièce américaine d'une grande originalité.



## MARIAGE BLANC

## COMITÉ D'ENQUÊTE

Jacques allait flâner, presque tous les jours, dans un pli de vallon abrité du vent et incliné vers la mer. Toutes les fois que le soleil était chaud, il rencontrait là une dame et une jeune fille. La dame avait l'air respectable, le jeune fille était jolie et visiblement poitrinaire. Jacques prit l'habitude de les saluer et d'échanger quelques mots avec elles. En les quittant, il songeait, avec une pitié banale :

—Pauvre petite !

Il apprit que le père était mort du terrible mal, puis un fils aîné ; que la jeune fille s'appelait Mlle Luce ; que ces dames étaient dans une situation de fortune assez modeste : qu'elles habitaient un petit appartement dans un hôtel meublé ; qu'elles étaient douces, qu'on les plaignait, et qu'on n'avait à en dire que du bien.

Il s'intéressa un peu plus aux deux femmes.

\* \*

Le visage de la mère, quand sa fille ne la regardait pas, exprimait une douleur sans fond, une douleur qui n'espère plus et qui n'y comprend rien : les veilles au chevet de son fils et de son mari, les deux agonies, les deux enterrements, la certitude de revoir cela une troisième fois, bientôt, et de rester enfin seule au monde, avec toute son âme dans le passé... Et Jacques admirait comment elle pouvait retrouver, près de sa malade, de pâles sourires, même un mensonge de gaieté et la mémoire pleine de ses deux morts, soigner et parer doucement la future morte.

D'une blancheur d'hortensia, les yeux trop grands, le nez trop fin, la voix trop claire, les cheveux trop lourds, des veinules bleues sur ses mains de cire, délicieuse et fragile à faire pleurer, avec sa gracilité devinée sous les plis des robes et dans l'entortillement des châles, la petite malade, trop faible pour lire et laissant tomber son livre sur le sable ou bien oubliant sur ses genoux



## QU'EST-CE QUE ÇA PEUT BIEN ÊTRE ?

de pâles aquarelles commencées, où les voiles des bateaux ressemblaient à des fleurs, restait immobile des heures entières, le regard perdu à l'horizon.

Et Jacques se disait :

—A quoi pense-t-elle, cette petite qui va mourir, et qui, peut-être, le sait ?

\* \*

Un jour Luce, de ses longues petites mains pâles, avec des soies blanches et bleues, faisait un ouvrage au crochet. Jacques lui dit :

—C'est joli, mademoiselle, ce que vous faites là. On dirait une capeline de poupée.

—C'est, dit Luce, pour une amie qui s'est mariée l'année dernière et qui attend un bébé... Elle est bien heureuse.

Le lendemain, sur le même banc, assise près de sa mère, Luce lisait. La page où elle en était devait l'intéresser beaucoup, car Jacques vit, au moment de ses cils, qu'elle la relisait plusieurs fois. Puis elle resta pensive et oublia de tourner la page.

Jacques passa derrière la jeune fille et, jetant les yeux sur la page ouverte (le livre était un volume de la *Légende des siècles*), il rencontrait ces deux vers :

Je veux bien mourir, à déesse !  
Mais pas avant [d'avoir aimé.

Luce songeait :

—Je ne vivrai pas longtemps. On me le cache, mais je le sais, puisque j'ai le même mal que mon père et que mon frère. Or, je veux bien, puisqu'il le faut, mourir jeune ; mais je voudrais, auparavant, avoir vécu comme les autres femmes. La plupart de mes amies sont mariées. Celles qui ne le sont pas encore, il y a des hommes qui les aiment et qui leur font la cour. On ne me l'a jamais faite, à moi. Je ne saurai donc pas ce que c'est que d'être aimée, d'être épouse, d'être mère... Je ne suis point laide. J'ai rencontré plusieurs fois des jeunes gens à qui je plaisais certainement et qui, d'abord, avaient l'air de m'aimer. Et puis, tout d'un coup, leurs manières changeaient ; ils cessaient de me traiter comme une jeune fille : ils venaient de s'apercevoir que ce n'était plus la peine, et leurs yeux n'exprimaient plus que de la pitié...

Cela se voit donc presque tout de suite, que je vais mourir ? C'est cela qui est triste... Ce monsieur que nous voyons tous les jours, il n'est pas mal et je le crois très bon. Mais j'ose à peine lui parler et le regarder. J'ai peur de sentir encore que, pour lui comme pour les autres, je ne suis qu'une malade qu'il faut traiter doucement puisqu'elle va s'en aller... Tout le monde est bon pour moi ; personne ne se fâche de mes caprices. Mais cette bonté même, cet air attendri que chacun prend à mon approche, me rappellent à chaque minute ce que je voudrais oublier... Ah ! si je pouvais être aimée autrement... rien qu'un peu ! J'aimerais tant qui m'aimerait pour autre chose que pour ma faiblesse et ma pâleur !...

Jacques songeait de son côté :

—Elle est délicieuse, cette enfant... Oh ! je sais que, sans son mal, elle serait peut-être insupportable. Mais cette pâleur, cette faiblesse, l'idée de la mort inévitable... Eh bien, non, je suis sûr qu'elle serait délicieuse même bien portante...  
Pauvre petite !

Puis il se ravisa :

—Pourquoi "pauvre petite ?" Est-elle si à plaindre, après tout ?

Et il se rappelait un sonnet du jeune poète René Vinci :

Frêle enfant, doux fantôme au contour délié,  
Oh ! parle bas, et sois de ton souffle économe !  
Le drame inaperçu lentement se consume ;  
La mort rouge en secret ton corps émacié.

## DÉCOURAGEANT



*Chef de bureau.* — Je ne peux pas vous donner de congé sans raison.

*Employé.* — Mais j'en ai une : je vais mourir. J'ai une maladie du foie. Moi, je le savais bien ; mais pour que le médecin s'en soit aperçu, il faut que ça soit à peu près fini.

\* \*

Luce songeait :

Faut-il pleurer ? Pourquoi ? Cher ange fourvoyé,  
Tu partiras bientôt, ayant connu de l'homme  
Ce qu'il y a de plus pur et de meilleur en somme :  
La chaste sympathie et la sainte pitié.

Tu t'évanouiras comme l'âme des roses.  
Tu n'auras pas connu l'affront des ans moroses  
Et la maternité ne te flétrira pas.

Mais tu laisseras, pur de tout regret profane,  
Au cœur de ceux qui t'ont rencontrée ici-bas  
Le souvenir léger d'une ombre diaphane.

Il reprenait :

—Oui, c'est très bien pour nous. Mais pour elle ?... Il n'est pas difficile de deviner à quoi elle rêve pendant ses longs silences... Eh bien, si on lui faisait cette joie ? Si on lui donnait l'illusion d'une vie de femme, l'illusion de l'amour ? Ne serait-ce pas une jolie charité, de faire que cette petite âme parte presque contente et se figurant avoir vécu ?... Si j'essayais ?... Ce serait une pieuse comédie à jouer... et qui sait si ce serait jusqu'au bout une comédie ?

\* \*

Subitement, une inquiétude lui vint :

—Et si elle n'allait pas mourir ?

Il interrogea le médecin qui soignait Luce.

—Perdue ! répondit le docteur. Aucun espoir.

Si elle en a pour trois mois, c'est tout le bout du monde.

—Allons ! se dit Jacques. Ce sera probablement la meilleure action de ma vie.

\* \*

Il alla trouver la mère et lui demanda la main de Luce. Elle le crut d'abord un peu fou ; mais, à toutes ses objections, il répondit :

—Je l'aime.

Il ajouta :

—Vous êtes sûre de ma sincérité et de la bonté de mes intentions, car je suis riche et je ne veux point de dot... Si je fais une folie, elle n'est point malfaisante. Mais savons-nous si c'est une folie ?

Il alléguait des exemples de guérisons incroyables, il fut éloquent ; il reveilla dans le cœur de la mère un reste d'espoir.

—Enfin dit-il, je traiterai votre fille comme une petite sœur malade. Nous serons deux à l'aimer uniquement et à la soigner de notre mieux, voilà tout.

Il fut admis à se déclarer à Mlle Luce et à lui faire sa cour.

\* \*

Au premier mot d'amour qu'il lui dit, elle eut dans les yeux un grand éclair de joie :

### UN GRAISSAGE DE ROUES SANS PAREIL



*Madame Mayrin.* — Sans, qu'est-ce que tu fais là ?  
*Monsieur Mayrin.* — Je mets du whiskey sur mes essieux de voiture. S'il la fait rouler aussi drue qu'il m'a fait trotter la tête hier soir, je gagne toutes les courses du Parc Lépine.

### ARMES INÉGALES



*Emma.* — C'est mal à vous de me regarder en face comme cela.

*Georges.* — Je parie que je puis vous fixer plus longtemps que vous ne me fixerez.

*Emma.* — Essayons... (après un instant)... Ah ! mais, vous avez un avantage sur moi.

*Georges.* — Pas du tout ; au contraire, vous êtes dans un jour plus favorable que moi.

*Emma.* — Oui ; mais vous avez quelque chose de bien plus joli que moi à regarder.

—Mais alors ce n'est donc pas tout à fait sûr que je vais mourir ?

—La preuve que rien n'est moins sûr, ma chère Luce, c'est que je veux que vous soyez ma femme. Or je suis très raisonnable. Et si je pensais que vous deviez me quitter, méchante, irais-je de moi-même au devant d'une si grande douleur ? Vous vivriez parce que je vous aime.

Luce trouva ce raisonnement tout simple. Aije dit que Jacques était fort bien conservé et que, dans ses bonnes heures, il avait encore l'air d'un jeune homme ?

\* \*

Pendant un mois, chaque matin, il apportait des fleurs à sa fiancée. Il avait avec avec elle de longues causeries d'amoureux. Luce, radieuse,

faisait des projets. Jacques avait l'habitude de la contredire quelquefois, et même de la gronder un peu, juste assez pour lui prouver qu'il ne la considérait plus comme une malade condamnée à mourir.

\* \*

Il disposa la chambre nuptiale. Il fit tendre les murs de soie mauve rosé, recouverte de molles mousselines de l'Inde. De fines guirlandes de jacinthes artificielles retenaient les tentures autour des fenêtres et des glaces à demi voilées, et relevaient très-haut afin de laisser circuler l'air, les rideaux du lit, un lit pas très large, presque un lit de jeune fille. Et toute la chambre pareille à un reposoir, était d'une fraîcheur et d'une délicatesse de tons si étrangement fragile, qu'on la sentait ainsi parée pour peu de temps.

\* \*

C'est là qu'après la cérémonie il conduisit Luce plus blanche que sa robe de mariée et que ses fleurs d'oranger et déjà presque mourante, tant sa joie avait été forte.

Elle haletait doucement, ses lèvres pâles entr'ouvertes sur ses petites dents, ses bras frêles jetés au cou de son mari, le regardant avec extase dans

un oubli de tout. Et, à sentir contre lui ce petit corps si léger, si souple, fait de si peu de matière, dont la forme si pure allait bientôt s'évanouir comme une vision, Jacques était pris d'un attendrissement infini.

Puis il lui sembla que c'était "sa petite fille" qu'il tenait sur son cœur, Il n'osa même pas la baiser sur les lèvres. Et il la porta dans son lit comme une enfant.

Il passa la nuit assis près d'elle et lui tenant la main...

\* \*

Ce fut ainsi pendant une semaine.

Le huitième jour, une heure avant de mourir, Luce dit à l'oreille de Jacques :

—Mon ami je crois que je m'en irai bientôt... Mais je ne suis pas trop malheureuse... Je sais que vous vous souviendrez de moi, toujours toujours... Et grâce à vous j'aurai pu connaître comme les autres femmes, la joie d'être épouse, et j'aurai pu dire : "Mon mari".

Or, toute la semaine qu'avait duré leur mariage, Jacques l'avait passée assis à son chevet, sauf une nuit où, la voyant plus agitée, il s'était étendu tout habillé à ses côtés pour soutenir sa tête et pour la bercer...

\* \*

Jacques à beaucoup vieilli depuis cette aventure. C'est qu'il a connu, pour la première fois dans leur plénitude, l'amour et la douleur.

### UNE "COQUILLE" CÉLÈBRE

Quoique le sujet ne prête guère à la plaisanterie, la mort du prince Napoléon nous remet en mémoire les derniers jours du roi Jérôme, son père, et la fameuse coquille typographique commise alors par le *Moniteur*.

Pendant la maladie qui précéda en 1860, la mort de l'ex-roi de Westphalie, l'organe du gouvernement publiait tous les jours le bulletin de sa santé, contresigné par les médecins du palais. Or, un matin, les Parisiens purent lire avec un profond étonnement, sous la rubrique : — Palais-Royal. Bulletin de la santé du prince Jérôme : "Le vieux persiste."

Un compositeur maladroit ou facétieux avait modifié la première lettre du second mot et changé "mieux" en "vieux" et un certain nombre d'exemplaires du *Moniteur* étaient déjà expédiés avant que l'on se fût aperçu de l'horrible méprise.

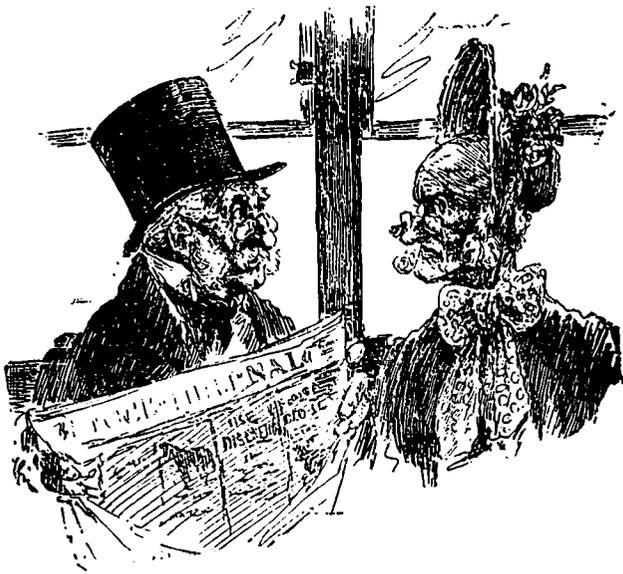
### LES INCONVÉNIENTS DU CRICKET



*Président de Banque.* — Je l'ai connu à un tournoi de cricket l'an dernier, où il a été déclaré champion. Il est sobre, tranquille, honnête et très bien recommandé. Nous devrions le nommer assistant caissier.

*Directeur.* — Moi, je n'aime pas ces mains-là.

## LES SURPRISES DU VOYAGE



(Dans le train.)

*Fiellard philanthrope.*—Excusez, madame ; vous avez une araignée sur le nez.

*Vieille dame irascible.*—Est-ce à vous, cette araignée-là ?

## LE TAPIS

Basile Cataud, que le roux violent de ses cheveux et de sa moustache avait fait surnommer Pascuit, aurait été le meilleur des domestiques, si Dérangetout, sa femme, ne l'eût incité au vol, à la paresse et à l'ivrognerie.

Son patron, un joaillier, savait bien, quand les bougies, le sucre, le vin, le cognac, disparaissaient, que Dérangetout avait été la conseillère, et il disait au chipeur :

—Basile, prenez garde ! votre femme vous pousse dans un mauvais chemin.

Une cause aussi à leurs querelles coutumières, c'était le tapis du salon, que Pascuit s'obstinait à ne pas vouloir descendre dans la cour pour le battre et le brosser.

Ce tapis, un authentique Daghestan tissé de laines flamantes, aux dessins bizarres, évoquait d'orientales visions, des danses étranges, toute une poésie d'amour et de lumière... Mais Pascuit n'y voyait pas cela : il songeait au calvaire des étages à gravir, les épaules chargées.

Un matin, son patron le sonna :

—Basile, voilà deux mois que vous n'avez pas secoué mon tapis.

Pascuit protesta :

—Pardon, m'sieu, y a tout au plus huit jours.

Il mentait. Son patron poursuivit :

—Vous le descendrez demain matin, n'est-ce pas ?

Pascuit se gratta la tête :

—C'est que je me fais attraper toutes les fois par les voisins qui disent que ça fait trop de poussière.

—Secouez-le avant qu'ils soient levés.

—Mais, m'sieu, ça les réveillera...

Le joaillier lui tourna le dos. Pascuit, très embêté, réfléchit trois secondes, puis il se frotta le nez ; il avait une idée :

—Si vous voulez, m'sieu, y fait beau, j'irai avec ma femme, ce soir, le battre sur le Champs de Mars ?

Son patron crut d'abord à une plaisanterie, mais Pascuit paraissait convaincu ; pour avoir la paix, il consentit, ajoutant :

—Surtout, prenez-en soin.

Pascuit, aussitôt, alla prévenir Dérangetout, qui commença par rechigner :

—Plus souvent que je me démanche pour ce grigou-là ! Y le battra bien si y veut ; c'est pas moi qui reniflera sa poussière.

Pascuit, décontenancé, attendait... Sa femme reprit :

—Si, au moins, y payait une bouteille, j'dis pas.

Puis, à l'idée d'une gogaille, elle insinua :

—Tâche donc d'y en chiper une ou deux ; on les boirait à sa santé là-bas, sur le tapis, en casant une croûte, hein !

Pascuit enfouça ses doigts dans son toupet.

—Je tâcherai...

Ils convinrent, alors, qu'à sept heures ils s'attendraient au bout de la rue, avec Léonidas, le fiston, encore à l'école.

Pascuit fut exact ; sa femme et son fils le virent arriver, une baguette de jonc à la main, portant sur sa tête, plié, entouré de cordes, le lourd tapis du patron. Lorsqu'il fut tout près, Dérangetout, anxieuse, lui demanda :

—Les as-tu ?

—J'en ai trois ; Elles sont là dedans, répondit-il en montrant son fardeau.

Elle cligna des yeux :

—Avec ça, on ne mourra pas de soif.

Puis, elle ouvrit un panier tout rafistolé où gisaient des papiers gras :

—J'ai du lard, des saucisses, du fromage, du café, du rhum...

Pascuit esquissa une gambade :

—Chouette ! on va rigoler.

Alors, sous l'étouffante pluie d'un soleil de juillet, le trio partit vers la rue Craig.

Pascuit commençait à suer ; sa femme trottait menu, son panier au bras ; Léonidas, lui, faisait des moulinets avec le pain.

Ils arrivèrent. Pascuit défilait le tapis : il voulait le battre tout de suite pour se donner le temps de souper à son aise ; mais Dérangetout avait faim et soif, elle fit sa mine matoise.

—Va, va, mon vieux, repose-toi d'abord, on le battra après.

—Ma foi, t'as raison, fille, approuva Pascuit.

Tous trois s'assirent, les jambes croisées, sur le Daghestan, et Léonidas se mit à rire :

## NOUVELLE METHODE



*Tramp.*—Dites donc, l'ami, je voudrais bien avoir un petit dix centins pour m'acheter un éléphant vert avec du jaune aux ailes.

*Agent de change ébahi.*—Un quoi ?

*Tramp.*—Ce que je viens de vous dire. Ça ne me sert à rien de demander dix centins pour un morceau de pain, une tasse de café, un logement pour la nuit ; personne ne m'écoute. J'essaie du nouveau.

## GOUTS ASSORTIS



*Charlie.*—Ce genre de cartonnage anglais, c'est d'un commun ! Tenez, voilà la relieuse qui me convient.

*Anna.*—Vraiment, hein ? En veau !

—On dirait un harem !

Dérangetout, qui développait les provisions, jeta un couteau à son fils :

—Coupe donc du pain, toi, au lieu de dire des bêtises...

—Allons ! allons ! pas de disputes, hein ! prononça Pascuit.

Il déboucha une bouteille, regarda au travers et fit claquer sa langue :

—C'est pas du vin fabriqué, ça !

Sa femme sortit du panier trois verres, qui furent aussitôt remplis et vidés ; puis, on attaqua les saucisses.

Tout à coup, un gavroche cria du haut de l'escalier :

—Tiens, une noce !

Pascuit fit un geste de menace au gamin, et Léonidas lui décocha un pied de nez. Mais déjà des curieux apparaissaient : on s'groupait, on riait... Des plaisanteries se mirent à pleuvoir sur les soupeurs :

—Ohé ! là-bas, on n'invite donc pas les camaros ?

—Faut-y envoyer son assiette ?

—Regardez-moi ces pannés, ça bouffe sur un tapis !

—On dirait des échevins !

Et c'était une trainée croissante de gaieté, qui éclatait quand Léonidas tirait la langue.

Dérangetout ronchonnait :

—Tas de badauds !

Puis, regardant son mari en dessous :

—Ah ! si j'étais thomme !...

Pascuit, perplexe, du bout de son couteau, rejetait, de crainte des taches, les pelures de saucisse éparpillées sur le tapis.

Les saucisses mangées, Dérangetout développa le lard.

—Les goinfres ! cria une voix.

Puis une autre voix, aussitôt suivie de clameurs :

—Tenez, v'là le dessert.

Le gavroche venait de lancer quelque chose, et Léonidas, avant qu'il pût s'en garer, reçut en pleine figure une vieille bottine. Il poussa un cri ; son père furieux se leva pour voir d'où venait le coup ; mais son geste brusque renversa la bouteille de vin, qui se mit à glouglouter...

—Bateau ! v'là le tapis fichu.

Dérangetout, navrée, épongeait le vin avec son mouchoir :

—Y en a au moins une chopine de répandue !

Pendant ce temps, Léonidas pleurait, et des gouttes rouges tombaient de son nez.

—Allons, bon, v'là qu'y saigne, s'écria la mère.

Pascuit s'exaspéra :

—Et sur le tapis, encore ! Vilain moutard !...

Tout de suite, il courut chercher de l'eau pour enlever les taches.

—N'te fais pas tant de bile, va, lui dit sa femme ; demain y n'y paraîtra plus.

Puis elle retira le fromage du panier.

Léonidas ne saignait plus ; il se coupa un quignon de pain, et tous trois recommencèrent à manger et à boire, baissant la tête, indifférents aux quolibets.

Le vin du patron étant bu, Pascuit, déjà "tout chose," demandait le café, lorsqu'un aboiement les fit retourner : un caniche noir, la crinière frisée, avec des touffes de laine à mi-pattes, affrôlé par l'odeur de la charcuterie, trottnait vers eux en tirant sa langue rose.

—M'man, laisse-moi lui donner du sucre ? implora Léonidas.

Dérangetout aimait les bêtes, elle permit.

—Fais le beau ! dit le gamin.

Le chien s'assit, dressant ses pattes de devant ; Léonidas lui mit le morceau de sucre sur le nez et compta :

—Une... deusse... et troisse.

Le caniche, d'un petit coup de tête sec, fit sauter le morceau de sucre et le happa.

—Il est bien adroit ! s'exclama Léonidas.

Alors, prenant la baguette au tapis, il la tendit horizontalement :

—Saute !

Le chien sauta, léger comme un clown. Pascuit, redevenu joyeux, applaudit, et la foule l'imita. Dix fois de suite, Léonidas fit refaire le même tour au caniche, et toujours les bravos redoublaient. Pascuit, voulant avoir, lui aussi, sa part de succès, prit la housine des mains de son fils et la présenta au toutou :

—Saute !... Saute !... Saute donc !

Mais le chien, que cette gymnastique avait fatigué, prit mal son élan, et en retombant il houscula Dérangetout, qui répandit son café sur le tapis.

—Sale bête ! grogna-t-elle, pendant que Pascuit le cinglait de sa baguette et que les rires crépitaient.

—Nom de nom de nom de nom ! se remit à sacrer Pascuit. Qu'est-ce que je vas faire de ce tapis-là, maintenant ?

Sa femme, encore une fois, le rappela à la philosophie.

—Phah ! quand ce sera sec, on le brossera

## PLAIDOYER DE JUSTIFICATION



*Etranger prétentieux qui vient de conter sa meilleure histoire sans succès.*—En vérité, je ne vous comprends pas, vous autres Canadiennes. Vous accueillez avec un sérieux de glace une histoire à se tordre de rire et tout à fait inédite. Le sentiment de la plaisanterie n'existe pas dans ce pays.

*Mademoiselle Finemouche.*—Si fait, monsieur, il existe. Moi aussi, je me suis tortue de rire quand je l'ai entendu raconter il y a cinq ans.

## PAS DE CHANCE



*La grande saur terminant le portrait de son petit frère.*—Pourquoi prends-tu donc cet air maussade ? A quoi penses-tu ?

*Freddy.*—Le boulanger vient de partir, voilà l'épicier qui arrive, le boucher y était ce matin. Pourquoi que le marchand de joujous ne vient pas prendre ses ordres aussi tous les vendredis ? C'est toujours à votre tour.

—Pis, v'là tout, si ça reste, ça fera d'aut' couleurs.

Et elle remplit deux verres de rhum...

Cependant le soleil avait disparu, les étoiles s'allumaient ; l'atroupement s'était disséminé.

—Faudrait pourtant le battre, le tapis, annonça Pascuit.

Dérangetout haussa les épaules.

—Est-ce qu'il n'est pas bien comme il est ? Si ton patron ne le trouve pas propre, qu'il l'envoie chez le dégraisseur !

Mais Pascuit se grattait la tête en répétant :

—C'est que j'ai promis de le battre...

Enfin, la nuit était venue, il dut se décider à le rouler ; il le prit par un bout, sa femme par l'autre ; puis ils repartir, zigzaguant, précédés de Léonidas, bambochant et s'égosillant.

Comme ils traversaient la rue Craig, un omnibus arriva sur eux ; Dérangetout voulut passer quand même, tandis que Pascuit faisait deux pas en arrière :

—Viens donc par ici !

—Non, attends.

La voiture allait les atteindre, — ils lâchèrent tout. Le cocher criait, tirait sur les guides... mais trop tard : les chevaux heurtèrent le tapis et tombèrent empêtrés, piaffant et trouant, déchiquetant la laine de leurs sabots, jusqu'à ce qu'ils fussent dételés et relevés.

Alors Pascuit et Dérangetout ramassèrent l'informe paquet et se sauvèrent, poursuivis par les cris du cocher et la blague des gamins.

Encore tout tremblants, ils entrèrent dans un bar, histoire de se remettre avec un coup de rhum et laissèrent le tapis à la porte, à la garde de Léonidas.

Lorsqu'ils sortirent, de plus en plus "éméchés" ils restèrent ébahis : Léonidas, aidé d'une douzaine de galopins, avait roulé le tapis dans le ruisseau et s'amusa à y faire passer l'eau boueuse.

Dérangetout lui allongea une gille, et Pascuit un coup de pied ; puis l'un criant, l'autre maugréant, pour la troisième fois, ils reprirent leur fardeau.

Arrivés enfin à la porte du patron, ils eurent vaguement conscience de leur équipée ; ils se regardaient, les yeux bêtes...

—Si je ne le montais que demain ? proposa Pascuit.

Son mari avait peur, Dérangetout fit la brave :

—Non, non, porte lui donc tout de suite. Et elle ajouta :

—Veux-tu que j'aïlle avec toi ?

Il la regarda effaré ; puis brusquement, sans rien dire, il empoigna le Daghestan.

\* \*

—Patron, v'là le tapis, dit Pascuit.

Tant bien que mal, il le déroula sur le parquet du salon.

Le joailler, voyant son domestique ivre, se méfiait... Il regarda le tapis. — Alors il demeura immobile, ne trouvant pas de parobes... Pascuit se grattait la tête... A la fin son patron lui dit, les dents serrées :

—Vous viendrez me voir demain matin en arrivant. — Quant à ce tapis, remportez-le... et gardez-le.

Mais Pascuit secoua le front.

—Ah ! ben non, alors, je n'en veux pas, il est trop sale.

## IL NOUS FAUT DU NOUVEAU

*Editeur de journal.*—Avez-vous interviewé Jean Marlou ?

*Reporter.*—Non, je n'ai pas pu.

*Editeur.*—Pas pu ! Pourquoi ça ? j'aimerais à le savoir.

*Reporter.*—Il y avait déjà une demi-heure qu'il était mort quand vous m'avez donné l'ordre d'aller le voir.

*Editeur.*—Qu'est-ce que cela peut faire ? Vous avez reçu l'ordre de publier dans le numéro de demain, une entrevue avec Jean Marlou, publiez-là. Asseyez-vous, écrivez-là et faites en une colonne, vous m'entendez. (*L'éditeur s'échauffant*) Pas pu ! pas pu interviewer un homme parce qu'il est mort ! Décidément, vous ne savez pas votre métier. Les morts sont les personnes les plus faciles à interviewer : ils ne protestent jamais.

## COSTUME DE BABEL

*Madame (minaudant).*—Sais-tu, mon chéri, qu'il me semble que je parle mieux français quand je porte un costume qui vient de Paris.

*Monsieur (se contenant).*—Possible ! Moi, ça me fait l'effet contraire. Dès que tu portes ces chers costumes, je sacré en anglais avec une plus grande facilité.

## UN PEU DE SCIENCE

## LE LINGE ET LES BLANCHISSEUSES

Dans sa Chronique scientifique, toujours si intéressante, M. Emile Gautier écrit, à propos du linge et des blanchisseuses :

Les services qu'ils nous rendent sont des services par trop ruineux. Draps et chemises, serviettes et mouchoirs, chaussettes, cols et jupons, tout fond en un clin d'œil, comme beurre au soleil, entre leurs mains dévorantes. C'en est fait, sauf dans les coins perdus des lointains villages, où les traditions patriarcales subsistent encore, des superbes piles de linge blanc, souple et frais, fleurant bon, derrière le ventre d'acajou des armoires bourgeoises, Paris ou la verveine, qui étaient la gloire de nos aïeules, le luxe héréditaire des familles d'antan.

Il suffit aujourd'hui de trois ou quatre lessives pour que la toile la plus solide, comme la plus fine batiste, les flanelles et les mousselines, nous reviennent, au grand crève-cœur des ménagères, rongées, calcinées, effiloquées, percées à jour. Les buanderies ne sont plus que l'antichambre des manufactures de charpie, et c'est à grand train que nous glissons sur la planche savonnée qui mène à la disgracieuse époque de barbarie scientifique où tout le linge de table et de corps sera de papier, à l'américaine, avec des manchettes en cellulose et des plastrons-éphémérides à effeuiller !

\* \*

Non point que je fasse un crime à l'honorable corporation des blanchisseuses de ce qui n'est, en réalité, qu'une fatalité historique.

Forcé est bien, en effet, aux blanchisseuses d'être de leur temps et de subir comme les autres, la tyrannique pression du milieu. C'est à toute vapeur qu'on doit vivre, en cette fin de siècle, et pour y réussir, il faut, à tout prix, faire grand et surtout faire prompt. Comment, dans nos civilisations affairées, où l'espace et le temps valent si cher, et où le *struggle for life* est si implacable et si ardent, satisfaire, avec les procédés tâtilons d'autrefois, aux exigences d'une clientèle de plus en plus fiévreuse, touffue, mobile, ondoyante et diverse ?

La révolution, qui, depuis cinquante ans, ne cesse de transfigurer le travail, le commerce, l'industrie et l'art lui-même, ne pouvait s'arrêter aux portes des buanderies. Voilà comment et pourquoi, bon gré mal gré, les petites blanchis-

## DE MAL EN PIS



*Delle Sichesurpiéd.* — Voyez donc la jolie fille ! Ces chapeaux à ruche sont d'un effet charmant, n'est-ce pas ?

*Monsieur Bétamort (croulant sous le poids de la galanterie ordinaire et dépréciant les autres).* — Je ne trouve pas ; elle a une coiffure hideuse.

*Delle Sichesurpiéd.* — Ha ! Voilà qui n'est pas galant. J'en porte un semblable.

*Monsieur Bétamort, croyant se racheter.* — Je dis hideuse pour une fille pas âgée.

seuses ont dû, en désespoir de cause, appeler MM. les chimistes à la rescousse.

Ceux-ci leur ont donné l'eau de Javel, qui leur permet de laver, en une heure, autant de linge qu'en une semaine nos grand'mères en auraient rincé. Malheureusement, il en est un peu de l'eau de Javel comme de cette "kochine" de lymphé allemande : elle n'a guère raison du mal qu'à la condition de tuer le patient...

\* \*

Rien de plus facile à comprendre !

Parmi les matières qui salissent le linge, les unes, solubles dans l'eau, s'en séparent au moyen d'un simple lavage ; les autres, insolubles de leur nature, doivent être mises en contact avec des corps qui les rendent solubles, — la soude du savon, par exemple, ou la potasse de la lessive, — et permettent à l'eau chaude ou froide de les entraîner mécaniquement.

Mais, comme cela ne va pas assez vite, on a imaginé d'utiliser les vertus violemment décolorantes du chlore et de ses composés, et d'ajouter au bain un chlorure (*vulgo* eau de Javel), formé de la combinaison du chlore avec un alcali, potasse, soude ou chaux.

Ce serait parfait si ces chlorures, où l'alcali est toujours et fatalement en excès, ne possédaient la malencontreuse faculté d'altérer la cellulose, c'est-à-dire le *substratum* essentiel, la trame ultime et fondamentale des tissus généralement quelconques d'origine végétale. Mais il y a déjà bel âge que l'éminent professeur de chimie industrielle, M. Aimé Girard, a démontré que les alcalis, à un certain degré de concentration, oxydent la cellulose,

ni plus ni moins que les acides, et la métamorphosent en un composé nouveau désigné sous le nom d'*hydrocellulose*.

Or, l'hydrocellulose qui diffère absolument, tant au point de vue physique qu'au point de vue chimique, de sa cousine germaine la cellulose, se caractérise surtout par une *extrême fragilité*. Alors que la cellulose est souple, élastique et résistante, l'hydrocellulose fuit sous le doigt et tombe en poussière au moindre choc.

Il suffit d'examiner, avec un microscope donnant seulement cinquante ou soixante grossissements, une étoffe traitée par l'eau de Javel, pour en apercevoir nettement les fibres dénudées, gonflées, fendues, éclatées, croulant en miettes. C'est, en d'autres termes, et toutes proportions gardées, comme si on l'avait trempée dans du vitriol, — dont les effets ne diffèrent des effets de ces chlorures caustiques que parce qu'ils sont plus intensifs et plus rapides... La brosse et le battoir font le reste.

— Etonnez-vous donc, après cela, que votre pauvre linge tombe en déliquescence !

## HYPNOTISÉ

— Eh ! père Tessier, dormez-vous ?

— Cause ?

— Vous me prêteriez \$50 pour acheter une vache.

— J'dors.

## IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL.

Les petites bascules qui dispensent aux passants des boîtes de bonbons en échange d'une pièce de deux cents ne sont pas une invention moderne. Hiéron d'Alexandrie raconte que dans les temples égyptiens existaient au IIe siècle avant J. C., des appareils analogues pour la distribution automatique de l'eau lustrale. Une pièce de cinq drachmes, jetée dans un vase par une petite fente, mettait une sorte de piston en mouvement ; une soupape s'ouvrait et laissait échapper une certaine quantité d'eau que le consommateur recueillait pour son usage.

## UN MALCHANCEUX



*Mari féral.* — Moi, je voudrais avoir cinquante mille piastres de revenu par année.

*Femme montaine.* — Mais à quoi bon ? Tu ne dépenses pas le quart de ton revenu actuel.

*Le mari.* — Je pourrais faire des économies sur une plus grande échelle.

## SENSIBILITÉ BIEN PLACÉE



*Delle Candeur.* — Capitaine, vous ne remarquez donc pas Fido, qui a l'air de vous supplier de jeter votre canne à l'eau pour qu'il courre après. Lancez là donc, voir !

*Le Capitaine (en lui-même).* — Oui ! Une canne de cinq louis pour un chien de cinq sous. (*A haute voix.*) Je n'aurai jamais le cœur de risquer la vie ou de gâter le poil de ce bijou de petit chien.

## LA MESSE DE SUZEL

NOUVELLE

— Remets une bûche au feu, Gertrude, et apporte-nous un pot de bière fraîche.

— Merci, je ne bois plus, maître Hervius.

— Bah, un verre de bière n'a jamais fait mal, signor Randoni.

— Un peut-être... mais quatre. Vous oubliez que je ne suis pas d'Alsace, moi, mais sujet italien...

— Voyons... pour fumer une pipe.

— ... Et que je ne fume pas la pipe.

— Pour causer alors...

— Pour causer, soit...

Me Hervius remplit les gobelets, puis, sa pipe soigneusement rallumée du réchaud placé devant lui, il se carra bien à l'aise dans son fauteuil et reprit :

— Parions, signor Randoni, que je devine du premier coup de quoi nous allons causer.

— Belle malice, maître Hervius, n'est-ce pas toujours le même sujet qui nous retient à table, lorsque, deux fois l'an, l'éliteur Antonio Randoni, votre serviteur, fait le voyage de Gênes à Mulhouse pour venir déjeuner avec l'illustre compositeur Jean Hervius, maître de chapelle et...

— Et votre vieil ami, simplement, — c'est le titre que je préfère, mon bon Randoni.

— ... Et dont le suis fier, — riposta l'Italien, en se penchant pour lui serrer la main ; — voyons, est-ce aujourd'hui que j'emporterai la partition ?

Me Hervius remua négligemment la tête.

— *Per Dio*, vous êtes sans pitié.

— Pourquoi vous désoler ainsi, mon cher Antonio, puisqu'il est convenu que vous l'éditez, cette messe, nos paroles sont échangées, donc vous êtes certain...

— Certain de l'avoir... mais quand ?

— Quand ? Je ne peux préciser.

— Est-ce donc qu'elle n'est pas terminée ! Vous me disiez cependant à mon dernier voyage...

Sans le laisser achever, Me Hervius s'en fut chercher dans un placard une pile de cahiers manuscrits qu'il déposa sur la table en disant :

— Voici ma réponse.

— La partition complète ?...

— La partition complète.

— Alors, encore une fois, pourquoi ne pas me la laisser emporter ?

— J'ai une raison pour refuser encore.

— Eh bien ! si sérieuse qu'elle puisse être, cette raison, j'en ai une, moi aussi, pour insister, et je gage que lorsque vous la connaîtrez, vous vous déciderez.

— J'en doute... mais dites néanmoins.

— Voici. Dans deux mois sera célébrée l'union d'une des plus riches héritières de l'Italie, la princesse Lamberti. J'emporte votre manuscrit. Je le mets sans retard à l'étude et dans deux mois, votre messe est exécutée au mariage de la princesse Lamberti. Songez-y, maître Hervius, une union

princière qui réunira les sommités de l'Italie, les plus grands noms, sans compter les plus fins dilettanti de l'Europe, qui n'auront garde de manquer pareille aubaine."

Et s'échauffant à mesure qu'il parlait :

— Une exécution remarquable, mon ami, la maîtrise, la maîtrise de Santa Maria de Carignano, réputée celle-là... à laquelle j'adjoints les solistes que vous me désignez vous-même. Quel succès ! maître Hervius, quel triomphe !

— Merci de votre intention, Randoni ; mais ma messe ne sera pas exécutée au mariage de la princesse Lamberti.

lorsque les médecins déclarèrent qu'elle était perdue. Ah ! mon ami, le ciel vous garde de pareilles épreuves ! Donc ma pauvre Suzel allait m'être ravie. Abandonné des hommes, Dieu me restait qui peut-être aurait pitié de ma douleur et se laisserait fléchir ; je me tournai vers lui. Dès lors ma vie ne fut plus qu'une prière, un continuel appel à la miséricorde de Celui en qui j'espérais, et dans le travail de composition que je continuai au chevet de la pauvre enfant mourante, je priais encore, j'implorais toujours... Toutes les tortures dont mon cœur a souffert pendant cette

longue et cruelle maladie, tous mes désespoirs, mes souffrances, mes angoisses, je les retrouve dans ces pages en feuilletant le manuscrit. Tenez, le *Kyrie*, c'est au début de la maladie que je l'écrivis ; j'ai mis dans ce *Credo* ma foi ardente, mon suprême espoir en la clémence divine : ... comme la pauvre enfant souffrait alors que je composai l'*Agnus* ! la phrase trois fois répétée : *Miserere nobis*, est le cri de mon âme affolée, et je retrouve dans l'*O Salutaris* l'élan de reconnaissance éternelle dont mon cœur déborda lorsqu'enfin ma chère Suzel fut sauvée."

Et la main sur la partition refermée :

— "Croyez-moi, signor Randoni, ajouta-t-il, si c'est là l'œuvre de Me Hervius, la part de collaboration de Suzel est trop sérieuse pour que je puisse l'oublier, — et c'est la payer faiblement que de lui en réserver la première audition.

— Je vous comprends et je m'incline, mon ami, dit Randoni remué. Permettez-moi seulement de vous rappeler que vous n'avez pas le droit de priver trop longtemps...

— Je vous vois venir, interrompit le musicien, en souriant, — c'est l'échéance qui vous trouble. Vous vous dites qu'un vieux compositeur comme moi, confiné dans ses notes, tout entier à son art, est un bien piètre chaperon pour une fille à marier ! Rassurez-vous, mon bon Antonio, je suis décidé, — rompant avec mes habitudes casanières — à courir le monde cet hiver, à recevoir même, et je gage qu'avant peu les prétendants ne

manqueront pas... elle est si charmante, ma petite Suzel... Revenez au printemps prochain, Randoni, j'ai bien espoir que vous emporterez votre messe.

— Pardon, parrain, je te croyais seul, fit Suzel arrêtée au seuil de la porte.

— Entre, mignonne, entre, que je te présente à mon vieil ami.

Il n'exagérait pas, Me Hervius, sa filleule était idéalement jolie.

— J'ai vu tous mes pauvres ce matin, et je t'assure, parrain, qu'on entendra parler de toi aujourd'hui chez le Bon Dieu, dit la jeune fille après qu'elle eut été présentée à Randoni.



Les yeux fixés sur le musicien, Suzel écoutait.

— Pourquoi ?... fit-il désappointé.

— Parce que, simplement, j'en réserve la première audition pour un autre mariage... celui de Suzel.

De Suzel ?...

— De Suzel, ... ma filleule. Je me le suis juré, et rien, rien au monde, vous m'entendez bien, ne me fera manquer à ma parole. Ecoutez, vous allez mieux me comprendre. Il y a deux ans, au moment où l'idée me vint d'écrire cette messe, la pauvre enfant tomba dangereusement malade. Orpheline de bonne heure, j'ai recueilli et élevé Suzel, que j'aime comme ma fille : aussi pensai-je devenir fou

—Chère petite ! dit le vieux compositeur en l'attirant à lui pour l'embrasser. Tu n'as pas eu froid, au moins, je te trouve toute pâlotte...

—Willy Dannove fait demander si monsieur peut le recevoir, annonça la vieille Gertrude.

Antonio Randoni qui regardait Suzel s'aperçut que la pâleur de son visage s'estompait d'une teinte rosé.

Me Hervius répondit :

—C'est juste, M. Danhove vient nous faire ses adieux ; faites entrer, Gertrude.

Un jeune homme, aux allures aristocratiques, à la figure grave, entra en saluant.

—M. Willy Danhove, un de mes élèves signor Randoni.

—Qui abandonne son maître, dites-vous ?

—Oh ! pas pour longtemps, ajouta vivement Suzel.

—Vous quittez l'Alsace, jeune homme ? demanda l'Italien.

—Dans une heure, monsieur, je vais à la Haye, ma ville natale, passer ma thèse de doctorat ; mes parents me destinent à la médecine.

—Je vous croyais musicien.

—Amateur seulement. Me Hervius a bien voulu me donner des leçons : je ne suis qu'un modeste élève.

—Ne l'écoutez pas, Antonio, il joue du violoncelle en artiste consommé.

—Avec un très grand talent, appuya encore Suzel.

—Talent d'amateur, répéta le jeune homme.

Me Hervius eut un geste d'impatience.

—En vérité, c'est trop de modestie, et vous feriez douter des capacités de votre professeur, mon cher Willy. Pour vous punir, vous voudrez bien m'accompagner—avant de partir—certain passage de ma partition, dont l'effet m'échappe. De cette façon, Antonio me donnera son avis, et jugera en même temps de... votre talent d'amateur, comme vous dites.

Danhove tenta de résister, mais déjà Me Hervius, après lui avoir apporté son instrument, s'était assis devant l'orgue monté dans la vaste pièce, tandis que sa filleule déposait sur le pupitre du musicien une partie d'orchestre portant en tête : *Agnus Dei*.

Après le prélude d'un mode sévère, la voix de Suzel s'éleva, mêlant ses accents vibrants aux sons graves du violoncelle. Magistralement conçue, la phrase, empreinte d'un puissant souffle religieux, s'éteignait dans une suite d'arpèges d'une tonalité déchirante, qui vibraient sous l'archet comme de véritables sanglots. Les yeux fixés sur le musicien, la filleule de Me Hervius écoutait, émue, transfigurée, et quand—pour finir—sur une modulation des cordes, elle répéta par trois fois le cri : *Miserere nobis*, sa voix s'accroût d'une douleur si poignante, son chant devint une telle supplication que le signor Randoni, transporté, se leva en criant : *Brava ! brava !*

Puis, calmé, il embrassa d'un même regard Willy Danhove et Suzel toute frémissante près de lui et murmura avec un bon sourire :

—Allons, allons, Me Hervius n'y voit pas clair... Je reviendrai avant le printemps.

\*\*\*

Deux mois se sont écoulés depuis la visite du célèbre éditeur Antonio Randoni, de Gènes. Me Hervius s'occupe à corriger les copies de son manuscrit, tandis que sa filleule, songeuse devant la fenêtre, regarde d'un œil distrait les rares passants de la rue.

—A quoi penses-tu, Suzel ? dit-il en levant la tête.

—A rien, parrain.

—A rien, c'est peu. Tu as l'air ennuyé, chagrin. Serais-tu souffrante ?

—Mais non, non... je t'assure.

—Non... non... Je te trouve toute drôle, toute changée depuis quelque temps. Tu es triste, rien ne semble plus t'intéresser. N'as-tu pas refusé de m'accompagner l'autre jour à ce festival où nous étions priés ? hier c'est l'invitation de mon confrère Muller que tu déclinais.

—Je déteste le monde.

—Pour le détester, il faudrait au moins le connaître.

—J'ai le temps, parrain.

—Enfin, ce n'est pas naturel, tu es comme impatiente, fébrile... Vrai, tu m'inquiètes, ma mignonne chérie. Voyons, sérieusement, te sens-tu malade ?

—Sérieusement non, mon parrain.

—Bien vrai ?

—Bien vrai.

—C'est que j'aurais tant de chagrin de te savoir en peine, je t'aime tant, ma petite Suzel...

—Comme tu es bon, parrain, et comme moi aussi, je t'aime bien ! dit la jeune fille en baisant au front Me Hervius qui, rassuré, reprit son travail.

Après un silence :

—Parrain, fit-elle tout à coup, est-ce très difficile à passer une thèse de doctorat ?

—Pour ça, tu t'embarrasses beaucoup. Demande-moi comment on s'y prend pour passer d'un ton dans un autre, je te renseignerai, mais pour ce qui est d'une thèse de doctorat, c'est exactement comme si tu exigeais que je te dise à quelle heure se couchera le Grand Turc, ce soir. Mais pourquoi cette demande ?

—Pour rien... pour savoir.

Sans s'inquiéter autrement de la question de sa filleule, Me Hervius se remit à ses corrections.

—Allons, bon, dit-il, rompant à son tour le silence, ces copistes n'en font jamais d'autres. N'ont-ils pas omis de transcrire un accompagnement entier de l'*Agnus* !... tu te souviens, la partie de violoncelle... ?

—Ah ! parrain, rétablis-la bien vite, elle est si jolie... et j'aime tant à l'entendre...

—Sois tranquille, je vais réparer l'oubli.

Un fracas de cloches éclata au dehors.

—Oh ! oh ! fit Me Hervius, je suis en retard.

—Tu sors ? demanda Suzel.

—Oui, une grand'messe.

—Aujourd'hui... Ce n'est pas dimanche, ni jour de fête ?

—Une messe de mariage. Vite, ma canne, mon chapeau... dit-il en embrassant sa filleule. Et, tout en gagnant la porte, il ajouta, sans se retourner :

—Au fait, tu connais le marié... Willy Danhove, tu sais ? à qui je donnais de leçons. A tout à l'heure, mignonne, et prends garde au froid.

Si les cloches avaient sonné moins fort pour appeler Me Hervius, il eût pu voir l'affreux changement qui s'était opéré tout à coup sur le visage de sa filleule. Lorsqu'il fut sorti, prise d'un étouffement subit, elle porta la main à son cœur, courut chancelante à la fenêtre, qu'elle ouvrit pour aspirer l'air qui lui manquait... et toute droite, s'abattit sur le plancher.

Trois jours plus tard, la pauvre enfant agonisait, dans un grand fauteuil, devant le feu ardent de la salle de travail.

—Te sens-tu mieux, ma chérie ? demanda Me Hervius, penché sur elle.

—Oui, parrain, je ne souffre plus, plus du tout... mais j'ai froid, toujours froid, partout.

Le vieux maestro jeta une brassée de fagots dans la cheminée et rapprocha le fauteuil.

—Es-tu mieux maintenant ?

Elle fit signe que oui, et parut s'assoupir. Il échangea un regard désolé avec la vieille Gertrude qui, comme lui, étouffait ses sanglots.

—Parrain, dit la malade, semblant se réveiller d'un rêve, veux-tu me faire un grand plaisir ?...

—Parle, ma petite Suzel.

—Joue-moi l'*Agnus* ; il me semble que ça me fera du bien...

—Oui, ma chérie... mais l'accompagnement de violoncelle que tu aimes tant, tu ne l'entendras pas.

—Oh ! si... murmura-t-elle en fermant les yeux.

Après les premiers accords, Suzel commença d'une voix faible comme un souffle :

*Agnus Dei, qui tollis peccata mundi  
Miserere...*

et sa tête se renversa doucement sur l'épaule de la vieille servante agenouillée près d'elle.

—Maître, maître, cria Gertrude affolée, mademoiselle est morte !

Lorsque le cerceuil tout chargé de fleurs fut entré dans l'église, Me Hervius, abandonnant le cortège, monta l'escalier qui conduit aux orgues. Il prit place à son pédalier, et tournant le premier feuillet de la partition déposée devant lui :

—La messe de Suzel ! gémit-il en donnant un libre cours à sa douleur.

Et tandis qu'en bas se récitaient les prières des morts, l'infortuné, le visage baigné de larmes, anéanti, écrasé sous le poids de sa douleur immense, exécutait, pour la première fois, l'œuvre qu'il réservait au bonheur de son enfant.

De la nef, des sanglots montaient jusqu'à lui.

Enfin un grand silence se fit, et la voix sombre de l'officiant résonna sous les voûtes, disant : *Dona ei requiem*.

Me Hervius s'évanouit.

\*\*\*

L'hiver touchait à sa fin quand Antonio Randoni revint sonner à la porte de son vieil ami.

—Qu'y a-t-il, Gertrude ? dit-il, pris d'un sinistre pressentiment à la vue des vêtements noirs de la vieille servante.

—Monsieur ne sait donc pas ?...

—J'arrive d'un long voyage, ma fille, et je ne sais rien.

—Mlle Suzel est morte.

—Ah ! la malheureuse enfant ! Et comment, Gertrude ?

—Mademoiselle était restée seule là-haut ; prise sans doute d'un malaise, elle a ouvert la fenêtre et s'est évanouie. Nous l'avons retrouvée toute grelottante... Elle était si frêle, si mignonne, Mlle Suzel...

—L'affreux malheur ! Et mon pauvre ami ?

Me Hervius est dans son cabinet de travail. Depuis l'horrible événement il ne sort plus ; il passe ses journées seul, et semble ne plus reconnaître personne.

—Peut-être que moi...

—Essayez, dit tristement la vieille Gertrude.

Antonio Randoni monta, et ayant poussé la porte, il aperçut son ami vieilli, courbé, méconnaissable, assis devant le feu.

—C'est moi, maître Hervius, dit-il.

Celui-ci ne répondit pas.

—Maître Hervius, ne reconnaissez-vous pas votre ami Antonio ?...

Le compositeur tourna lentement la tête, le fixa quelque temps d'un œil vague ; puis, rappelé à une idée obsédante, saisissant près de lui des cahiers de musique, il les jeta au feu avec un geste de fou, en disant d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— C'est pour réchauffer Suzel ;... elle a toujours froid, ma pauvre Suzel.

Et, dans l'âtre embrasé, Randoni put voir les derniers feuillets de la messe de Me Hervius qui se tordaient sous les flammes.

ABEL MERCKLEIN.

### LE PASSE-PARTOUT

Un jour, à Limoges, dans le salon d'une maison de la haute bourgeoisie, Mme Vaudon félicitait Mme Bonnière de la sagesse de ses deux fils dont l'un venait de dépasser sa majorité et dont le plus jeune allait atteindre dix-neuf ans. Quoique sincères et cordiaux, ces compliments étaient accompagnés de soupirs qui ressemblaient forts à des soupirs de regrets, sinon d'envie. Elle aussi, Mme Bonnière avait deux fils de l'âge de Georges et de Louis Vaudon. La ressemblance s'arrêtait là. Tandis que les jeunes Vaudon valaient à leurs parents des compliments flatteurs, MM. Bonnière aîné et cadet avaient déjà plus d'une fois mis leur père en colère et fait couler les larmes de leur mère.

— Je vous en prie, chère madame, dit elle à son interlocutrice, donnez-moi votre méthode.

— Ma méthode ?

— Oui, comment vous vous y êtes prise et comment vous y prenez-vous pour garder vos fils laborieux et obéissants, modestes, sages enfin ?

— Vous êtes trop indulgente. Georges et Louis ne sont pas sans défauts ?

— Soit, mais les défauts sont légers et les qualités l'emportent de beaucoup tandis que chez d'autres jeunes gens... Encore une fois, chère madame, comment vous y êtes-vous prise et comment vous y prenez-vous pour obtenir ce résultat ?

— Je me suis entendue avec mon mari sur un point important. Jusqu'à trente-huit ans, M. Vaudon avait conservé l'habitude d'aller chaque soir, vers neuf heures, à son cercle. Il y restait deux heures, trois heures parfois. Lorsque notre Georges fut entré dans sa quatorzième année, je dis un jour à Léon :

— Tu ne joues pas au Cercle, n'est-ce pas ?

— Non, vraiment, répondit-il.

— Tu n'y bois pas ?

— Encore moins.

— Alors qu'y vas-tu y faire si régulièrement chaque soir ou plutôt chaque nuit ?

— Causer avec quelques amis et surtout lire les revues et les journaux.

— Si tu voulais, tu t'abonnerais aux revues et aux journaux que tu lis au Cercle et tu te contenterais de la conversion de ta mère, de ta femme et de tes enfants. Rends-moi cette justice que je ne fais jamais aucun reproche à propos de tes habitudes de Cercle et de tes sorties et rentrées nocturnes. Je t'ai laissé les reprendre trois ou quatre mois après notre mariage, sans la plus légère observation. Aujourd'hui, c'est différent, mon ami.

— Et pourquoi est-ce différent ? répondit mon mari surpris et un peu froissé, expliquez-vous, je vous en prie, madame.

Quoique *vous* et *madame* fussent corrigés par un sourire, on voulait me les faire sentir et je les sentis.

— Mon explication est bien simple, repris-je. Dans un an, deux ans, ennuyé d'aller se coucher à neuf heures et demie comme sa grand-mère, sa mère, ses sœurs et son frère cadet, imitant presque tous les camarades de son âge et de sa condition, Georges te demandera un passe-partout. Que feras-tu ?

— Je le lui refuserai, parle-tu !

— Et s'il insiste, ou s'il revient au bout de quelque temps sur sa demande ?

— Je lui répondrai que la nuit est faite pour dormir ; qu'un aspirant étudiant, qu'un étudiant même n'est pas encore un homme et qu'il doit se

coucher de bonne heure afin d'être le matin de bonne heure aux études d'où dépend son avenir.

— Je doute que cette réponse le satisfasse et le laisse sans réplique. Il y en aurait une meilleure : ton exemple. Si nos deux fils voyaient leur père assister chaque soir à la prière faite en commun et se retirer ensuite dans sa chambre à coucher, je suis convaincue que l'idée ne leur viendrait pas d'agir autrement que lui et de demander un passe-partout.

— Hum ! ce n'est pas si sûr.

— Dans tous les cas, ta réponse serait irréfutable. Que pourraient-ils répliquer à leur père leur disant : Faites comme moi et restez au foyer familial ? Je t'en conjure, Léon, continuai-je, ajoute à tous les sacrifices faits pour nos enfants, le sacrifice de tes habitudes de cercle, tu en seras payé au centuple. Par exemple, il est temps de t'exécuter. Dans un an, six mois, trois mois peut-être, il serait trop tard.

— Je verrai, répondit M. Vaudron, je réfléchirai.

Le sacrifice à faire était pénible, paraît-il, puisque quelques jours plus tard mon mari m'objectait qu'il n'empêcherait rien ; qu'un garçon ne peut être tenu en chartre privée comme une demoiselle ; qu'un âge viendrait où nos fils demanderaient un passe-partout ou plutôt s'en procureraient un et s'en serviraient, sans notre consentement.

— Soit, répondis-je, mais n'est-ce rien de reculer de plusieurs années cet éveil d'indépendance ?

Je causais l'autre jour avec le vénérable curé C... et le docteur L... Ils étaient du même avis.

— C'est surtout entre quinze et vingt ans, pensent-ils, que la permission de dix heures est dangereuse.

Mme Vaudon parlait d'or. Malheureusement ils sont rares les parents qui imitent sa sollicitude et le sacrifice de son mari. On veut que les jeunes gens soient sages et on les laisse en proie aux occasions, aux tentations, aux séductions... nocturnes. On les laisse prendre le passe-partout, lorsqu'on ne le leur donne pas. Quoi d'étonnant

que les vieilles familles bourgeoises se dissolvent, et que les fils ou le fils unique croquent, entre dix-huit et trente ans la fortune honnêtement et péniblement acquise en un demi-siècle par les auteurs de leurs jours.

Le foyer ! il n'y a que lui pour tenir réunis les éléments de la famille honnête et chrétienne. Si vous le laissez s'éteindre, tout est perdu ou en voie de se perdre. Rien ne saurait remplacer le foyer familial, la lampe de famille, les entretiens, les lectures après la journée finie, les bureaux et les magasins clos. Que les célibataires, les veufs, les sans enfants, les orphelins essayent en se réunissant de se faire un foyer aux heures lourdes et nocturnes, soit ! mais que ceux à qui on dit : Mon père, et qui peuvent dire : Mon fils, restent chez eux. Ils ont tout à y gagner et rien à y perdre.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 13 AVRIL,  
Après-midi et soirée.

LE MAGNIFIQUE DRAME INTITULÉ

## LOST in NEW YORK

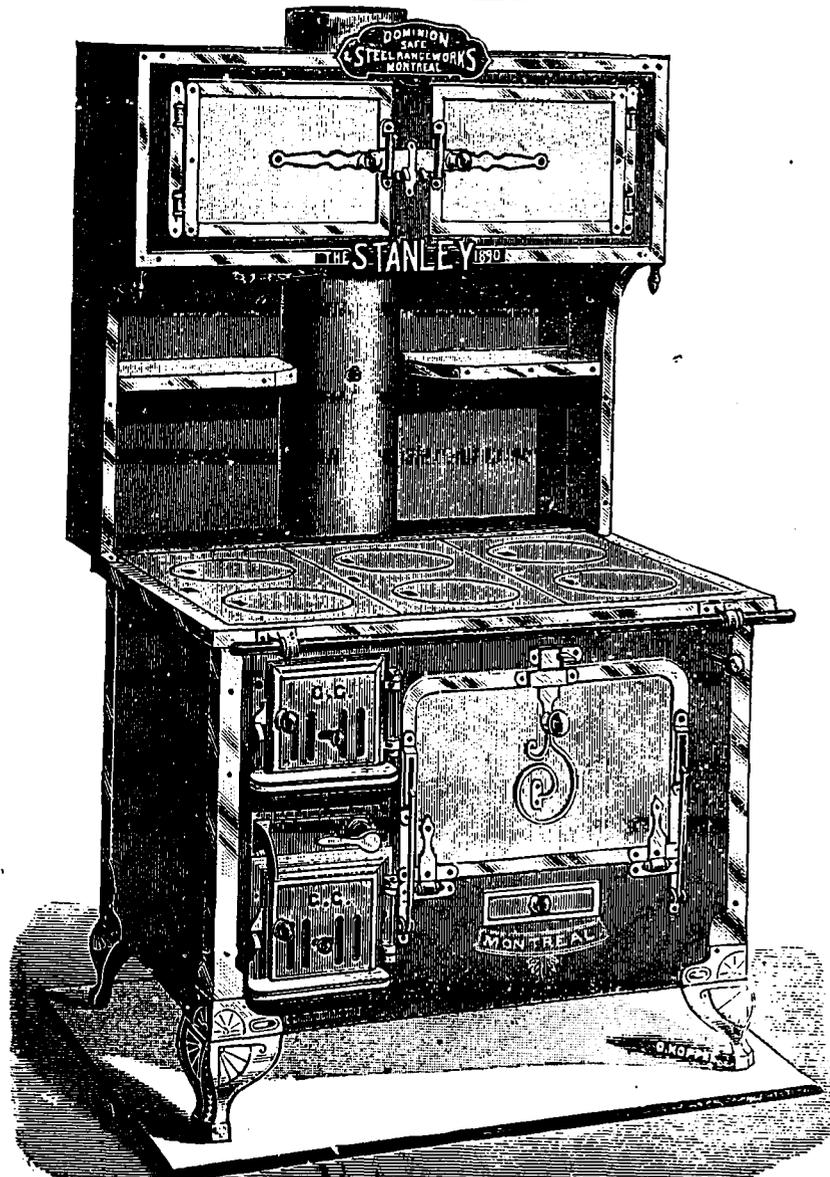
Excellente compagnie, jolis décors, costumes,  
etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à  
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : ALONE IN LONDON



**GODEF. CHAPLEAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Fédéral 828.  
Téléphone Bell 133.

# DYSPEPSINE

LE  
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

# DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.**—Sommaire de la 955e livraison (21 Mars 1890). TEXTE:—La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Colette et de Tout droit.—L'Institut, par Alexis Lemaître, le commandant Pamplémosse, par Maxime Du Camp, de l'Académie française.—Une tentative de séparation, imitée de l'anglais, par C. Dickson.—Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Totani et E. Zier.  
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.  
Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint Germain, Paris.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

*Pour la guérison certaine de toutes*

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé de enfants ou des personnes âgées.

## B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

**LE MUSÉE DES FAMILLES.** (56e année), paraissant deux fois par mois public dans son No. du 15 Février 1891: La messe de Suzel, par Abel Merklein. Sans lui, par Louise Muscat. Les dix doigts de Jean Ruthe, par Sixte Delorme. Un rival du grand Conde, par B. M. Causerie dequinzaine. La destinée d'un libon, par Clerget. Causerie musicale, par Willy. Le Roy ander-Gon, par George Grand. Petits voyages à travers les grandes Industries Françaises, par G. B. Mosaque, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par A. Montelet, J. Wagrez, C. Bodmer, Gaston Nourry, C. Gilbert, Ferat, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.



### JONG D'OR SOLIDE

35c. pour un Jong valant \$2.

Ce Jong est fabriqué d'une composition métallique recomposée de deux

lourdes lamelles d'or solide de 19 carats.

Il est garanti, il gardera son lustre et sa beauté pendant des années.

Une garantie "bon-fide" est envoyée avec chaque Jong, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le Jong, si ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce Jong se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$20.00. Pour introduire nos montres et nos bijouteries, nous en avons ce Jong et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de 35c. en timbres-postes. L'annonce d'un Jong de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt. Adressez SEARS & CIE, 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

## "LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartine

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 49 RUE SOUFFLOT, Sommaire du No. 51. Mois de Décembre 1890.

SOMMAIRE. Avis divers. *La Société Littéraire: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Delbecq. — La France et le Monde Littéraire: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton. — A Lamartine, par Mme Anclie Maissonner. — Lamartine au Collège de France, par Jules Sage. — Anna Niece, par Mlle Henriette Weil. — Victor Hugo et l'école classique, par Auguste Derille. — Devant le cercueil de Miss Marie Smith, par Mme Anna Rudy. — Splendeur des cieux, par M. A. des Essarts.*

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

*Est le meilleur remède pour le*

**Rhume, Bronchite, Etc.**

25c. LA BOUTEILLE

Lavolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norvege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

MAISON FONDÉE EN 1859

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

— SPÉCIALITÉS —

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

Nous apprenons que le journal illustré *Les Soirées Littéraires*, fondé et dirigé depuis douze ans avec une habileté reconnue par notre confrère de Paris, M. A. CLAVEL, vient d'être cédé à une direction nouvelle prête à faire tout le nécessaire pour en continuer le succès.

Mais, loin de rester inactif, notre confrère ne fait que changer son mode de relations avec les amateurs de lecture de tous les pays et annonce l'apparition, avant la fin du mois, d'une NOUVELLE REVUE PARISIENNE à CINQ FRANCS par an, pour tous pays.

Cette publication sera d'une originalité particulière et les cinq mille premiers abonnés auront, en d'autres attractions, la faculté, incroyable mais très réelle, de pouvoir gagner CENT FRANCS en espèces en possédant un titre entièrement libre, solidement garanti, amorti par des tirages publics et muni de 12 coupons de participation aux bénéfices d'une importante Société financière.

Pour être certain d'arriver en rang favorable, on peut dès maintenant adresser sa souscription (5 fr. pour tous pays) en mandat, cheque, timbres ou papier monnaie, à M. A. CLAVEL, Directeur, toujours mêmes bureaux, 36 rue de Dunkerque, à Paris, et le premier numéro du journal avisera bientôt de la réception, en donnant tous les renseignements nécessaires.

Avec un pareil appoint, il est facile de prédire à notre confrère le grand succès de sa nouvelle publication.

## Pilules Antibiliéuses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliéuses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliéuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montréal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

## LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.*

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

**20,050 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

69 Rue St-Jacques, Montréal

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages, 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bonhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches, Programmes, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Entêtes de comptes, Pancartes, Annonces d'encan, Etiquettes, Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées. Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.